5me ANNÉE. — No 11 NOVEMBRE 1906

REVUE COSMIQUE

SYNTHÈSE

DE LA TRADITION COSMIQUE

(Suite)

L'étudiant de la Cosmosophie remarquera que celle-ci a l'Unification comme objet et but, que cette unification dépend de l'évolution de chaque être, en proportion de ses capacités spéciales : ce développement n'est compatible qu'avec sa sentientation. Il s'ensuit que le champ d'action de tout être est celui de sa sentientation normale, et que puisque la continuité de forme ou conservation des organes des sens est essentielle pour chaque sentienteur, la perte d'un état d'être quelconque est un obstacle à l'unification individuelle et par conséquent à l'unification cosmique dont elle fait partie. En outre plus sont nombreux les degrés d'être d'un individu, plus sont nombreuses ses

aptitudes à évoluer, d'où vient le désir universel qu'ont les êtres de se manifester dans la plus grande densité sentientable. L'être qui apparut à la deuxième formation lui sembla parfait en tous ses états et degrés d'être, depuis la triplicité centrale qui voile le Nucléolinus jusqu'à la densité la plus proche de la région de l'Intelligence libre dans laquelle cet Être n'était pas encore entièrement éveillé du sommeil d'assimilation.

La deuxième formation elle-même endormie se trouva entourée d'une pure blancheur d'une grande *clarté* parce qu'elle était entrée dans la raréfaction de *l'Esprit* et lorsqu'elle interrogea l'Etre qui se tenait debout à sa main gauche, lui demandant pourquoi il se tenait comme quelqu'un qui attend, cet être lui répondit qu'il attendait sept enveloppes, ou vêtements, au moyen desquelles la chaîne de l'Etre serait perfectionnée, en expliquant à la deuxième formation qu'il y avait dans la matière mélangée des Matérialismes sept densités non classifiées qui étaient divisibles et subdivisibles : *que chacun de ces états contenait tout ce qui était nécessaire pour son bien-être et son perfectionnement, et il expliqua que c'est au moyen des habitants le plus parfaitement évolués de chaque densité que cette densité se classifie et se perfectionne.* Cet enseignement est directement contredit par le Culte de la soi-disant mortalité ou dissociation et perte d'un degré d'être. Les anciens registres et traditions sont pleins de regret, et non de réjouissance à la pensée de la dissociation. Dans l'étude de la Tradition Chaldéenne (qui est le plus souvent connue, au moins partiellement, du monde Européen) il est bon de se souvenir que le mot généralement traduit par âme signifie toute chose en laquelle se trouve le souffle de la vie, et que le mot traduit par enfer signifie simplement un lieu souterrain, une fosse par exemple, et non un lieu de punition.

Le culte de la mortalité, d'origine comparativement moderne, est théorique plutôt que pratique, ainsi le prouve le

fait que ceux qui, en paroles, saluent la mort comme une libératrice, sont pratiquement aussi désireux d'éviter son approche que ceux qui regardent la mort comme la reine des terreurs et la plus redoutable des ennemies.

La philosophie cosmique soutient que la vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de la manifestation de l'intelligence et l'importance de la conservation de l'enveloppement nervo-physique sera comprise si on se rappelle que de la continuité de l'homme dans son intégrité d'être dépend sa capacité d'évolution aurique vers le perfectionnement, duquel développement aurique dépendent principalement l'attraction et la rétention des constituants propres à la sustentation du vrai degré physique ou corps glorieux sans lequel le vêtement total, au moyen des formes, du Sans forme, et par conséquent le juste balancement des forces cosmiques, n'est pas. C'était pour cette raison que l'Etre décrit dans la Tradition Cosmique comme parfait en tous ses états et degrés d'être depuis la triplicité centrale jusqu'aux Matérialismes porta témoignage d'IE, qui devait être revêtu de sept degrés plus denses de la matière : « C'est à vous qu'incombe ce perfectionnement ; » et il donna comme raison de ce qu'il affirmait que IE devait nécessairement, en ordre, assumer les densités plus grandes *parce que ce n'est qu'au moyen de ceux qui sont les plus perfectionnés dans chacun de leurs degrés d'être que les états dont ils sont les représentants peuvent se développer et se perfectionner.* Après cette affirmation il appelle IE. « le chef d'œuvre de l'être individuel », et ceci logiquement parce que l'homme, comme le suprême évoluteur terrestre, peut seul compléter la chaîne de l'être *parce que lui, et non pas des êtres plus raréfiés, sentiente la plus dense substance.* De l'homme donc dépend le revêtement du corps glorieux, de lui dépend le rapport de l'Etat physique avec l'Etat nerveux et par conséquent la perfection de l'être. Afin de saisir cette grandiose et magnifique vérité, l'étudiant fera bien de se souvenir de deux choses :

1° Que c'est dans l'aura perfectionnée de l'homme évolué que peuvent être attirés les constituants propres à la construction du corps glorieux.

2° Que tout rapport entre l'humanité et des êtres intellectuels plus raréfiés a eu et a lieu par l'intermédiaire ou la médiumnité des hommes que leurs capacités et leur développement supérieurs rendent capables d'exercer plus ou moins parfaitement leur sens de voyance et d'audience. C'est la connaissance du danger que le déséquilibre encourt par le développement de l'homme qui est la raison d'être de la persécution inflexible, physique, nerveuse et mentale avec laquelle la politique a harassé et harasse encore les philosophes ou ceux qui aiment la sagesse : Et ceci naturellement puisque la victoire du dernier est la défaite du premier aussi sûrement que le lever du soleil est la fin de la nuit : En outre les religions variées qui contiennent plus ou moins de lumière et qui paraissent plus ou moins lumineuses à l'intelligence partiellement évoluée sont perdues dans la pure lumière une et indivisible du Soph : pour cette raison certains adeptes des religions variées qui se méprisent, se haïssent et se calomnient les uns les autres, souvent font cause commune contre la philosophie pure avec une ardeur digne d'une meilleure cause.

Néanmoins le temps viendra où l'humanité comprendra le danger du schisme cosmique et du sentiment de danger proche viendra le désir de trouver une arme de défense, que l'expérience qui, dit-on, rend sages même les sots ? prouvera être *le développement de soi-même*. A propos de ceci il y a une fable d'Oannes : « Un certain homme comme il voyageait dans un lieu solitaire s'étendit au bord du chemin à l'approche de la nuit, et s'endormit ; dans le sommeil il eut un songe : Il voyait l'humanité divisée et subdivisée contre elle-même par les Schismes, énervée par le gaspillage des forces, aveuglée par l'ignorance, mystifiée par d'obscures métaphysiques, entravée par la politique et elle était depuis si longtemps accoutumée à ce triste état

de choses que son principal travail était de trouver le moyen d'agrandir les divisions, favorisant le gaspillage des forces, obscurcissant les images, et ajoutant aux entraves, de peur que par aucun moyen le *statu quo* ne fût dérangé. Le voyageur qui était un homme expérimenté en les manières d'agir de l'humanité, loin d'être surpris de ce qu'il voyait, le trouvait tout naturel, puisque la coutume est la nature. Ce qui le surprit fut que subitement les soutiens du Schisme, du gaspillage des forces, de l'ignorance, du mystère et de la politique se recherchaient l'un l'autre et se groupaient ensemble comme s'ils avaient été des amis toute leur vie au lieu d'avoir été ennemis acharnés. Très étonné de ce nouvel état de choses, il rêva qu'il s'était mêlé avec le nouveau groupe et s'était enquis de ce qui avait amené le brusque changement. Celui qu'il interrogeait répondit : « En raison du zèle (qui ne s'accorde pas avec la connaissance) avec lequel certains hommes ont cherché à mettre la terre en rapport avec la planète Mars la terre est devenue sentientable aux Marsiens, au moyen d'un astronome sensitif, qui est un des adeptes les plus zélés du rapport planétaire ; les habitants de Mars, sentientant la valeur de notre belle terre, nous ont avisé qu'ils ont l'intention de la prendre dans la zone de leur influence et ensuite de l'annexer. Nous avons donc foulé toutes les petites considérations dans le désir de faire cause commune et de nous unir comme un seul homme pour la sauvegarde de notre terre qui est notre héritage et notre home. » Quelqu'un que nous avions méconnu, mais qui est évidemment un homme sage a parlé en disant : « Tout schisme et la discorde qui le suit est l'effet du manque d'intelligence. » Par conséquent, en face du danger commun nous nous sommes déterminés à laisser la politique, la religion, le parti pris et même l'atavisme, en faveur du Culte de l'Intelligence et dans le désir de son individualisation. »

Dans cette fable comme dans toutes les paraboles d'Oannés il se trouve une vérité voilée : le status de l'aura de l'homme

évolué influence l'aura de la sphère qui est son habitation, dont il est la principale formation ; et puisque le status de chaque aura s'accorde avec l'évolution individuelle, il s'ensuit que de son développement progressif quaternaire dépend la perfection de l'aura terrestre qui est le moyen de sa réception et de sa responsion harmonieuse vis à vis de l'aura des autres sphères. A propos de ce sujet, un Astrosophe du passé dit à ses néophytes. « Comme à « l'égard de l'aura des hommes, de même il en est à l'égard « de l'aura des mondes stellaires : Vers les saints sont « attirés les saints, vers les parfaits les parfaits. N'oubliez « pas que de chacun de vous, comme hommes psycho-intel- « lectuels, dépend en proportion de vos capacités et de leur « culture le perfectionnement de l'aura de la terre, que du « perfectionnement de l'aura terrestre dépend la perfec- « tion de l'état physique intégral et par suite le perfec- « tionnement cosmique. »

L'aspirant cosmique fera bien de ne jamais perdre de vue le fait qu'en proportion de son évolution est l'étendue et la puissance de sa zone d'influence, et qu'en le monde de l'être sentientable pour l'homme l'ultime atome n'est pas : qu'au contraire les particules les plus subtiles d'une densité forment, en ordre, le degré le plus dense de la raréfaction la plus proche et qu'ainsi la substance moléculaire peut être unie dans toutes ses raréfactions et densités par la force pathétique. Donc un brusque changement dans l'aura d'un homme évolué, effectué par l'influence des personnes déséquilibrées ou par quelque autre cause, peut affecter l'empire entier des Matérialismes ; selon le status quaternaire de l'homme est son pouvoir sur la substance : D'où la sagesse du vieux conseil, donné à ceux qui aspirent aux gradations hiérarchiques plus élevées : « Sois toi même » lequel conseil peut être le mieux suivi en amenant toutes les personnalités du moi composé en accord avec le moi patho-intellectuel qui est le moyen de la manifestation du Soph qui y habite.

Quand on saura et qu'on se rendra compte que l'aura de l'homme évolué est le moyen de la sentientation des choses terrestres par les êtres plus raréfiés, que l'aura humaine est un miroir plus ou moins perfectionné, et s'étendant à mesure qu'augmentent les capacités et l'évolution individuelles, *les graves effets cosmiques qui peuvent advenir du bouleversement aurique seront compris.*

Comme à l'égard des autres maladies, la cause de cette *maladie du bouleversement aurique provient ordinairement du dehors* d'où vient que la croissance ou le développement normal et sain du cerveau nervo-physique est essentiel au développement et à la croissance du cerveau nerveux et mental. Un des principaux obstacles à cette croissance et développement, est *le manque de repos.* Toutes conditions qui empêchent un tel repos doivent être évitées autant que possible ; ainsi *l'essentiel est que chaque individu aspirant à la conservation individuelle et à la progression ininterrompue regarde philosophiquement les évènements de la vie et apprenne à être de moins en moins l'esclave des circonstances.* Car lorsque les profondeurs sont tranquilles il peut s'y enfoncer jusqu'à ce que l'orage de la surface soit abattu.

Chaque personne doit dormir quand elle veut et aussi longtemps qu'elle veut : car le sommeil loin d'être un gaspillage est une économie de temps parce que le sommeil est *Nature's sweet restorer* (le doux restaurateur de la Nature). Combien de peine et de souffrances de la vie entière sont causées par le fait de forcer les enfants de remplir de soi-disant devoirs, lorsque leurs yeux sont alourdis de sommeil ou d'insister pour qu'ils prennent de l'exercice physique lorsqu'ils ne désirent que se reposer.

Ainsi par la tyrannie de la coutume ; par intervention bizarre mais brutale et illégitime contre la liberté personnelle qui met son sceau si chèrement sur le monde moral et social, ceux qui désirent sincèrement le bien-être et le bonheur de leurs enfants et sont inquiets, même à la plus

insignifiante maladie, leur infligent, *par atavisme* ou *par mode*, des souffrances pour la vie. Par exemple la chienne domestiquée laisse à ses petits la liberté et les habitudes de dépendre d'eux-mêmes : par là, elle donne une leçon utile aux parents humains. La mère canine ne manquant jamais, en désir et volonté, de leur donner une dùe sustentation, chaleur et propreté, les laisse graduellement s'occuper d'eux-mèmes, se battre à leurs propres batailles, trouver leur propre niveau, libres de se mouvoir, de s'entasser ensemble pour se chauffer et se réconforter, de s'éveiller ou de s'endormir à leur gré. La conséquence en est la supériorité marquée de nos amis canins domestiqués et évoluteurs pour les qualités qui spécialement dépendent du naturalisme, savoir *la douceur, la tranquillité, la patience et ce quelque chose sans nom qui est connu comme une bonne disposition, qui est comme le terrain dans lequel toute bonne graine peut pousser et fleurir* : Il pourrait être d'utilité de substituer au conseil qui tente de résoudre la question controversée de l'économie politique : « Considérez les lis comment ils croissent ; ils ne travaillent pas ni ne filent, cependant Salomon en toute sa gloire n'était pas vêtu comme ils le sont » le conseil « considérez les toutous : ils ne sont point ligaturés ni tracassés, et cependant aucun enfant de roi du monde animal dans toute sa gloire n'est heureux comme l'est un des leurs. »

Ceux qui souhaitent le bien de l'humanité cherchent ardemment une panacée pour les maladies sociales et morales qui affectent si malheureusement les enfants de notre mère la Terre, mentalement, nerveusement et physiquement.

Cette panacée est le repos et les plus grands bienfaiteurs de leurs semblables sont ceux qui trouvent le moyen d'atteindre pour les souffrants les conditions nécessaires pour un tel repos.— Surtout parmi les plus sensitifs, et par conséquent parmi ceux qui sont de la plus grande valeur,

des troubles variés mentaux, nerveux et physique fréquemment apparaissent ; les amis et les médecins cherchent en vain à discerner leur remède. Dans la généralité des cas la cause est le surmenage.

. A l'égard de la vaste majorité de ceux qui travaillent pour leur pain quotidien, leur sort est énormément aggravé par le fait que la société leur demande de travailler non seulement pour les nécessités, mais pour le superflu que la coutume artificielle et non naturelle exige.

En outre, les enfants de la science, de l'art et du génie sont affligés mentalement, moralement ou physiquement ; toute leur souffrance et leur défaillance il les doivent trop souvent à la lutte inégale et cruelle pour la vie et pour la plupart, leurs maladies, que les médecins essaient vainement de guérir, disparaîtraient et ils seraient sains de mentalité et de corps, et chanteraient d'allégresse si l'état accordait de son trésor le moyen de vivre à l'aise à ceux qui sont la gloire de la nation ; et ceci non pas comme une charité mais comme un simple devoir, un devoir qui est l'intérêt de soi-même. Pour ceux qui sont accoutumés à penser logiquement, il est aussi étrange que triste de constater avec vérité que tandis qu'on prend le plus grand soin des chefs d'œuvre des mondes stationnaire et non stationnaire, ;les chefs d'œuvre de l'humanité sont laissés comme le jeune poète Chatterton, libres de choisir entre la disgrâce, la pauvreté, le suicide ou le sacrifice de leur idéal sur l'autel de la dure nécessité. Tandis que les nations sont ainsi dépouillées de leur véritable honneur et gloire elles dépensent des millions et des millions pour les moyens de détruire leurs semblables sur terre et sur mer ; et ceci non par aucune spéciale méchanceté, mais comme une chose entendue. S'il était compris que la vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence et que c'est parmi les enfants de la science, de l'art et du génie que l'intelligence est spécialement puissante, tout serait changé et en retour du soin et de la considération *qui leur sont*

dûs, les vrais savants et artistes, qui actuellement hélas ! sont trop souvent comme les fleurs qui répandent leur parfum sur l'air du désert ou périssent en bouton, rempliraient le monde de radiance, de vérité et de beauté, la radiance, la vérité et la beauté de l'idéal qui est le réel. Presque deux mille ans de règne de la politique ont laissé des empreintes rouges sur les sables du temps !

(A suivre.)

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

HOMMES, FRÈRES, PÈRES

La multitude d'hommes assemblés ici prouve combien est grand l'intérêt à l'égard des rites cérémoniaux ; pour cette raison, c'est avec joie que je parle devant vous à ce sujet, clairement, comme face à face et non pas à travers de nombreux voiles et des mystères abstrus (qui pour la majeure partie ne sont que le masque de l'ignorance), mais avec la simplicité de la sincérité, concernant la purification et ses rites cérémoniaux.

Celle qui est la mieux connue et la plus généralement employée parmi nous, est ainsi décrite :

« Quand la personne qui a été affectée est guérie, elle apportera à un certain lieu où l'attend la purification par des rites cérémoniaux :

1° Une paire d'une sorte quelconque d'oiseaux pouvant être mangés librement.

2° Du bois de cèdre.

3° Une chose rendue écarlate par la teinture provenant d'un certain insecte.

4° De l'hysope.

Le purificateur donnera l'ordre alors qu'un des oiseaux soit tué sur un vase de terre tenu au-dessus d'une eau courante, puis il prendra le bois de cèdre, ce qui est teint en écarlate, l'hysope et l'oiseau vivant et les trempera un à un selon leur ordre dans le sang de l'oiseau qui a été tué et sept fois aspergera de sang la personne à purifier, premièrement avec l'hysope, puis avec ce qui est écarlate, puis avec le bois de cèdre et finalement avec l'oiseau vivant. Après cela le purificateur portera l'oiseau vivant dans les champs et le mettra en liberté. »

Cette formule est interprêtée et expliquée par la plupart des hommes de façons différentes, selon l'intelligence des interprètes. Ainsi Zesto remarque à ce sujet : « Ainsi le sang est éparpillé quatre fois sur la personne à purifier et les objets qui sont employés pour l'aspersion du sang représentent l'A-th ou l'intégrité du royaume animal depuis l'insecte minime jusqu'à ce qui a des ailes pour monter dans l'expansion et des pieds pour se percher ou se tenir debout sur la surface de la terre ; et dans le royaume des plantes, depuis la petite herbe aromatique dont la fleur a deux de ses quatre pétales plus courts que les deux autres, jusqu'au majestueux cèdre du Liban. »

Thymtha fait cette remarque à propos des oiseaux : « Puisque la purification est effectuée par l'aspersion avec du sang, il faut par nécessité que le sang soit versé ; c'est pourquoi l'oiseau mâle est tué, mais la femelle après avoir été trempée dans le sang du mâle et avoir servi pour l'aspersion est lâchée en plein champ pour qu'elle ne descende pas parmi ceux qui pourraient la captiver, en signe de la venue d'une époque où les hommes n'auront plus besoin de purification d'aucune sorte, parce qu'ils seront intellectualisés de manière à être aptes à la jouissance de la glorieuse liberté des fils de Dieu, c'est-à-dire des manifestateurs de la Lumière de leur Origine Habitante ».

Or ce dont je voudrais vous convaincre est que le récit de ce rite que vous avez reçu de ceux qui étaient avant

vous, est la lettre qui voile plutôt qu'elle ne manifeste l'esprit de la parole prononcée qui sortit du nuage de tonnerre derrière lequel l'éclair bleu a jailli.

Demandez en vous-même s'il est probable que celui qui était tendre autant qu'humble, celui qui dit « Vous ne ferez pas bouillir le chevreau dans le lait de sa mère », ordonnerait au purificateur de tuer l'un des deux oiseaux à la vue de l'autre et de tremper le survivant dans le sang de son compagnon ? je crois que non ! »

Un certain homme du nord lointain, en entendant Tzl parler ainsi, se leva et dit :

— « S'il le peut et si cela est légitime, que Tzl relève les voiles des paroles et des sons. »

Tzl : « Toutes choses sont légitimes pour ceux qui cherchent, attirent et diffusent la lumière, aussi longtemps qu'ils gardent intacte l'unique loi de charité. Néanmoins tous les relèvements de voiles ne sont pas opportuns. »

Puis après s'être incliné pendant quelque temps au milieu de la grande assemblée, comme celui qui repose dans le silence de la contemplation, il se leva et dit :

— « Celui dont les yeux sont ouverts n'a pas besoin du témoignage des hommes, à cause de la lumière qui l'illumine. A présent donc c'est avec joie que je relève le voile extérieur. Que selon sa capacité tout homme reçoive ce qui est manifesté. Bien que nous parlions dans la langue qui est la plus familière à la plupart de ceux qui sont assemblés ici, le premier registre, concernant les rites cérémoniaux de purification, est écrit à la fois en signes et en nombres dans un des quatre voiles de la langue sacrée. Or les quatre choses exigées pour le rite cérémonial purificateur sont comprises être : des oiseaux appariés, du cèdre, du cramoisi à teinture d'insecte et de l'hysope.

Ces objets peuvent être convenables peur le cérémonial purificateur à l'égard de celui qui est déjà rendu sain ou guéri de la maladie dont il a souffert ; mais lorsque la guérison était la purification et la purification la guérison

ni le sang d'un oiseau apparié, ni le bois de cèdre, ni le cramoisi à teinture d'insecte, ni l'aromatique hysope ne pouvaient suffire pour ces choses. Voici la parole de Zappor oralement reçue et conservée en ce qui concerne cette matière :

« Les oiseaux appariés symbolisent ceux qui en union ont le pouvoir de s'élever avec ou sans extériorisation à la région nerveuse et d'exercer la puissance sur le degré ou le corps nerveux de l'homme.

Le cèdre symbolise le surombrement vital, ou le surombrement et la protection de la force vitale qui est un des gages d'immortalité.

Le brillant et beau cramoisi à teinture d'insecte représente le sang nervo-physique ; mélangé avec de l'eau, il représente le sang nerveux.

L'hysope de la famille des odoriférants, symbolise la subtile mais efficace capacité sustentatrice de l'odorat. » Et il ajouta : « Donc il est évident que ainsi qu'il est reçu par les plus sages d'entre nous, ce qui est mentionné ici concerne non pas la pure restauration nervo-physique, mais la restauration par l'intermédiaire et au moyen du degré d'être nerveux. »

Aussi celui qui en raison de son intelligence étendue et pure reçut le titre de : « Lumière du matin », parle ainsi à ce sujet :

— « Une fois et une fois seulement j'ai assisté à cette forme de restauration ; elle avait pour objet de restaurer à la santé et à la force un homme pour qui ses responsabilités ardues et continues étaient trop lourdes, et dont l'être nerveux était tellement affaibli que son degré nervo-physique en fut sérieusement affaibli et affecté. Or ce grand et bon homme s'était montré notre vrai et utile ami ; qu'il souffrit ainsi affligeait ceux qui avaient l'autorité : par conséquent ils tinrent conseil ensemble pour trouver comment on pourrait l'aider le plus efficacement, et on décida d'essayer l'ancien rite hiérarchique solennel qu'il n'est

permis d'employer que lorsque la personne adversement affectée est de valeur intellectuelle et morale et que les formes hiérarchiques ordinaires et générales de restauration ne peuvent suffire à atteindre ce résultat.

Or depuis très longtemps j'avais travaillé en union avec une sensitive qui dûment protégée et ayant le degré d'être nerveux individualisé, était à même d'entrer dans cette région ou ce degré plus raréfié et de l'affecter ; c'est pourquoi ceux en autorité m'envoyèrent deux messagers spéciaux dont l'un en entrant dans ma chambre privée prononça les mots : « Oiseaux appariés », tandis que l'autre prononça le nom de l'homme dont les forces diminuaient.

Comprenant ainsi que nous étions choisis comme facteur duel dans le rite solennel de restauration, je répondis au Chef Hiérarchique en mentalité disant : « Notre volonté est la vôtre », et je congédiai les messagers : puis après avoir assuré les conditions nécessaires dans notre entourage, nous sommes entrés en repos effectif pour la réception et l'émanation de la force vitale nerveuse ; mais je ne dis rien à ma compagne de l'objet et du but de ce repos afin qu'aucune pensée préconçue ne fut la cause d'une formation mentale. Après un certain temps de repos dans l'équilibre qui est la paix, ma compagne dit : « Je vois une chose nouvelle ; au-dessus de nous s'étend quelque chose qui ressemble aux branches d'un grand cèdre ; seulement je ne les perçois pas comme à travers l'air ambiant. mais comme à travers de l'eau ondulante dont les rides sont du vert du blé qui pousse avec des extrémités bleues de la couleur des eaux profondes. »

Quelque temps après ma compagne parla de nouveau : « Le vert est pour nous comme une grande tente, comme un surombrement, et j'entends ce qui se meut au sommet du cèdre, mais je ne peux pas voir ce que c'est qui se meut, ni discerner d'où cela vient et où cela va. »

Ainsi je sus qu'au dessus de moi était en train de s'étendre le surombrement de la grande hiérarchie ner-

veuse dont ma compagne était l'intermédiaire, et je me reposai sous le surombrement avec la joie de l'espoir de la réalisation. J'étais bien aise aussi d'avoir cette preuve de la vérité et de l'efficacité de ce qui n'était que reçu, car la communicaiion orale elle-même est sujette au changement et à la détérioration en traversant les éons du temps.

Un moment après ma compagne me dit : « Le surombrement de cèdre s'approfondit et son parfum doux et rafraîchissant ressemble au parfum du Liban. Je n'entends plus le mouvement au sommet du cèdre et je perçois que ce qui ressemble à des eaux ondulantes change de couleur, de sorte que le vert du blé en pousse s'est transformé en ce beau et brillant cramoisi obtenu avec l'insecte qui se nourrit des fleurs du cactus écarlate, et le bleu des eaux profondes en la couleur du sang nouvellement versé mélangé avec de l'eau pure, je ne suis pas fatiguée pourtant je voudrais bien dormir. »

Ainsi ma compagne s'endormit, et comme le sommeil devenait plus profond, elle ne mangeait, ni ne buvait, cependant la force vitale était non seulement retenue, mais fortifiée ; je sus ainsi que ma compagne recevait une sustentation que j'ignorais, mais selon la règle que je m'étais faite, je m'abstins de poser aucune question ; j'observais cette règle sachant que des questions venant de celui avec qui une sensitive est en pleine affinité, peuvent être des suggestions. Je ne sais si ma compagne devina ou perçut, ou si c'était par habitude de ne rien cacher l'un à l'autre, mais elle me dit : « Ne soyez pas inquiet parce que je ne mange ni ne bois comme jadis, car l'air ambiant est si plein du doux parfum de plantes aromatiques qu'il me soutient ; ce parfum est comme un mélange de baume et de romarin, de menthe et de thym, de marjolaine et de lavande qui fleurissent dans notre jardin d'herbes. »

Ainsi je compris le symbolisme de l'hysope, la plante de la famille odoriférante des labiées se distinguant par son huile aromatique, et comme j'aime toute connaissance et

la preuve de ce qui est reçu. je me réjouis grandement ; je mangeai et je bus tout ce qui était préparé pour moi, avec satisfaction non seulement parce que c'était bien apprêté, mais aussi afin de conserver ma propre force pour ne rien prendre pour moi de ce qui m'était confié.

En ce temps-là je reçus des nouvelles me disant que l'homme pour la restauration duquel nous nous préparions, était dans un état d'extrême prostration, et qu'un homme qui l'avait vu était informé que par quelque force dont le voyant ne pouvait suivre la trace, sa force nerveuse était en train de lui être retirée.

Cette nouvelle m'inquiéta vivement; je pensai que mon inquiétude devait évidemment affecter ma compagne bien qu'elle dormit, et je gardai le silence. Après quelques moments elle me parla ainsi : « Qu'on me transporte au grand fleuve pour que je me repose au bord des eaux qui coulent vers l'océan. »

Ainsi ceux à qui c'était prescrit emportèrent ma compagne au bord du grand fleuve et elle s'y reposa. Or je ne ressentis ni surprise ni crainte en ce qui concernait la défaillance de force chez celui dont on cherchait la restauration ; parce que je savais qu'il y a contre toute œuvre hiérarchique une puissance adverse qui est comme une ronce dans le sentier, comme une pierre d'achoppement sur la route ; néanmoins ce fut avec pas mal de satisfaction que je saluai l'arrivée de ceux de la hiérarchie sacrée dont j'attendais la venue.

Après qu'ils se furent arrangés dans l'ordre exact des cercles, ma compagne dit : « Au-dessus du surombrement vert s'abaisse un nuage semblable en apparence à un nuage de tonnerre, et là où il est le moins dense je vois pour ainsi dire du feu et je sens la chaleur légèrement. »

Je répétai ces paroles à ceux qui nous encerclaient pour qu'ils sachent la force de ceux qui étaient contre nous par le fait que *la chaleur était sentientée à travers le surombrement d'émeraude* ; dès qu'ils le surent, ils nous transpor-

tèrent dans un bateau jusqu'au milieu du fleuve où ils amarèrent sûrement le bateau qui était bercé par les eaux ondoyantes dont le son était celui d'un bouillonnement tranquille quand elles touchaient l'arrière du bateau. Alors aussi calme que ferme vint la voix du chef : « Le moment est venu, donnez ce que vous pouvez. »

Généralement ces mots sont suivis de la parole du pathétiseur à la pathétisée : « Dirigez les forces », mais elle n'était pas nécessaire à cause de l'affinité de pensée, de parole et d'action qui existait entre ma compagne et moi. C'est pourquoi je ne dis rien, sachant que la parole qui peut fortifier dans des conditions ordinaires, épuise celui qui parle dans des conditions spéciales.

Quelque temps après ma compagne dit : « Votre sang nerveux est carmin et votre sang physique est cramoisi riche et brillant. » Alors en mentalité je transmis ces paroles au chef qui un moment après parla : « Ainsi nous avons aspergé avec vos sangs non seulement celui dont la force nerveuse était en train d'être retirée, mais ceux qui la retiraient aussi ; pour le premier cette aspersion est comme la vie à la vie, pour les seconds comme la dissociation à la dissociation. »

Ma compagne dit encore : « Voici que les sangs se mélangent avec les eaux vives qui fluent vers l'océan » ; et quand je répétai cette parole, le chef répondit : « Ce sang et cette eau sont pour la guérison de la multiplicité nerveuse. »

Ma compagne parla de nouveau de verdure.

Et quand j'eus répété ces paroles, le chef prit des rameaux verts sur les arbres qui poussaient au bord des eaux et ceux dont c'était l'office, les balancèrent au-dessus des eaux, et quand ils les balancèrent en disant : « Que tout le monde des plantes dans lequel est sa propre vitalité, manifeste l'intelligence », ce qui émanait du surombrement perméa les eaux du fleuve tout autour de nous, les eaux qui devenaient de la couleur de la pure émeraude ; et je savais

qu'elles seraient pour la multiplicité comme la manne de sustentation.

Ma compagne dit : « A cause de la sustentation odoriférante, mon être nerveux est vigoureux de sorte que je suis capable de diriger les forces qui sont émises du surombrement et qui se revêtent dans notre aura. » Puis elle ajouta : Partout où est votre aura, je peux sentienter ; c'est pourquoi je vois une scène merveilleuse dans la deuxième extension, c'est-à-dire dans la raréfaction nerveuse de l'état physique. Dans ce qui me paraît comme un sombre nuage au milieu duquel il y a du feu semblable à des charbons ardents, je vois des cercles hiérarchiques en ordre et en nombre, pareils à ceux qui se tiennent debout, de chaque côté du grand fleuve sur lequel nous travaillons ; leur forme est semblable à un cercle divisé, mais ce qui dans le nuage coule entre les cercles divisés, tout en ondulant comme ondule l'eau courante, est de la couleur des flammes du bois d'olivier ; ce qui est au centre du fleuve de flammes qui jaillissent, m'est invisible, en raison, à ce que je pense, de la semi-activité qui est exigée pour la direction des forces. Le nuage est aurisé d'une sphère des couleurs pour ainsi dire assombries de l'arc-en-ciel, semblables à celle de l'intérieur de la coquille de perle foncée, le violet est en dedans et le carmin en dehors comme la sphère environne le nuage et ce carmin est assombri à sa partie inférieure qui nous est la plus proche. Le sous degré le plus raréfié de l'être nerveux d'un homme s'approche ; quoique la force qui l'attire soit puissante, il paraît ignorer cette puissance et se meut avec calme et silencieusement comme un navire sur les bords d'un tournant lorsque l'eau est calme. »

Le chef qui était la seule personne avec nous dans le bateau dit : « Si cela se peut, que votre compagne décrive la forme qui est attirée vers ce lieu. » Et quand elle eut fait ainsi le chef reprit : « Assurément c'est celui pour la restauration duquel nous travaillons. » Quant à moi je

n'avais jamais vu cet homme face à face mais il était bien connu au chef qui dit solennellement : « Soyez fort et recevez et émettez la force ; car de votre endurance dépend la victoire ».

Alors il y eut silence pendant l'espace d'une demi-heure.

Puis ma compagne parla :

— « Votre sang nerveux est versé comme de l'eau et sa force prévaut, mais la force me manque car je ne sentiente plus la sustentation odoriférante. »

Sur un signe de chefs certains hommes qui n'étaient pas du nombre de ceux qui formaient les deux demi-cercles, montèrent en barque au bord du grand fleuve à la gauche de ma compagne qui reposait sur des coussins au fond de notre bateau ; comme ils approchaient, ma compagne dit : « L'odeur du baume et de la lavande, de la menthe et du thym remplit l'air ambiant et le parfum me soutient ».

Au moment où elle parlait ainsi la barque s'approchait de nous et l'homme qui accompagnait le rapide rameur, jeta dans le bateau un paquet d'une herbe odoriférante ayant l'arôme du baume et de la lavande, de la menthe et du thym, je la reconnus pour le genre d'hysope qui est la plus parfumée de leur espèce. De la sorte ma compagne fut rafraîchie et à même de continuer l'œuvre.

Quant à moi, quoique ceux sur la rive émettaient leur force nerveuse vers moi, graduellement la force me quitta. Comme de loin, j'entendis la voix du chef me disant :

— « Mettez votre compagne en liberté car il ne vous reste plus de vitalité. »

Quand j'eus fait comme il voulait, le son de sa voix m'arriva de nouveau :

— « Comme un seul homme dirigez votre force vers la compagne qui est mise en liberté dans la plaine, afin qu'elle prenne son essor vers l'expansion où nul ne peut lui faire de mal, vu que la force sanguine de l'holocaustal est pour elle comme l'éparpillement de la rosée du matin qui étin-

celle comme des rubis clairs et fins. » Encore une fois j'entendis la voix du chef qui disait :

— « Comme un seul homme enveloppez la compagne avec le vêtement de la puissance pour qu'ainsi nous puissions prévaloir ». Sa voix était comme la note d'une trompette entendue dans le lointain.

Puis j'entendis la voix du voyant qui disait : « Quand la compagne entre dans l'arc-en-ciel assombri, du milieu de sept couleurs et du violet qui est maintenant l'enveloppement de la sphère, et de l'obscurité du nuage, apparaît et s'élève une multitude d'êtres que, par leur aura, je sais avoir été des hommes sur la surface de la terre. D'un commun accord, ils s'assemblent autour du degré d'être nerveux de l'homme que nous voulons réintégrer et qui est très épuisé. Maintenant je vois une chose merveilleuse, car non seulement lui, mais tous les êtres qui peuvent l'approcher sont perméés de vitalité, soutenus par le parfum et enveloppés de l'aura de la force sanguine de l'homme holocaustal, et par l'union de cette force avec l'intelligence universelle, à la fois l'homme et la multitude sont ceints de puissance. »

Alors moi, je me suis évanoui, et pendant plusieurs jours aucune force ne me resta. Néanmoins ma réjouissance était grande, car non seulement le bon et grand homme, à la réintégration duquel nous aspirions, était parfaitement restauré, mais dans son aura nerveuse, visible pour tous les voyants du nerveux en affinité avec lui, demeura la multitude de ceux qui étaient apparus et s'étaient élevés sous le regard du principal voyant.

Pendant longtemps je fus comme une vigne dont la sève s'écoule, en raison de la nécessité de donner à cette multitude la force qui est sa principale sustentation ; mais graduellement ils s'endormirent du sommeil d'assimilation, et je recouvrai la force. Quand à ma compagne, elle s'éveilla sans lassitude et sans souvenir de rien de ce qui s'était passé pendant son extériorisation ; et de tout son

pathétisme et de toute sa puissance, elle me réconfortait. Ainsi notre œuvre était accomplie avec succès ; et quand nous retournâmes à notre propre demenre, les principaux hommes de la cité et les matrones, les jeunes hommes et les jeunes filles nous accueillirent avec des chants de louange et de la douce musique et ils célébrèrent une fête en notre honneur pendant huit jours entiers.

Je dis alors à ma compagne : « Il est reçu qu'à une certaine époque Kain et Kainah qui étaient comme nous-mêmes des compagnons, essayèrent d'accomplir l'œuvre que nous avons faite, et par manque des conditions de sustentation (décrit comme *l'imperfection du bois de cèdre et de l'hysope*) n'obtinrent pas le succès ; lorsqu'ils revinrent tristes et humbles à leur propre demeure, les citoyens vinrent à leur rencontre hors de la porte et de la ville et les lapidèrent ; tellement est vrai le dire du fils de Nimred : « Ce n'est ni le mérite ni la vertu, mais le succès qui apporte la couronne de laurier. »

Or tout ce qui est arrivé à ma compagne et à moi pendant cette œuvre et pendant celles de nature semblable que nous avons essayées dans la suite, est voilé sous des symboles exprimés par des objets qui sont dans la sentientation de tous les hommes ; et il y a des hommes qui avec une bonne intention, se servent du rite cérémonial tel qu'il est décrit extérieurement, en prenant soin que la personne soit saine avant qu'elle soit ainsi cérémonialement purifiée, et qui se vantent ensuite d'être plus puissants que ceux du passé, parce qu'ils ne sont attaqués par aucune puissance adverse, inconscients ou ne se souvenant pas que leur rite et les objets qui y sont employés sont d'une densité insentientable pour des êtres plus raréfiés.

Là où l'ignorance est le bonheur, c'est de la folie d'être sage. »

Nous avons donné longuement ce récit de l'œuvre de purification à cause de l'intérêt qu'il présente pour ceux qui n'en ont pas connaissance et aussi comme une illustra-

tration convenable de la confusion actuelle faite entre *la lettre* et *l'esprit*, *le voile* et *ce qu'il voile*; cette confusion est l'effet de la semi-vulgarisation, c'est pourquoi notre actuelle œuvre principale est de rendre clair à l'intelligence de ceux qui désirent la connaissance par amour de la lumière, ce qui est maintenant obscur ou caché, car il est certain que ce qui a été une fois révélé n'est plus à garder secret. En évoluateurs des hommes, il nous reste donc à être pour chacun d'eux, selon ses capacités et son affinité, comme la lumière de l'aube du jour intellectuel, pour que ceux qui voient maintenant comme à travers un verre obscurci, soient capables de voir face à face, pour que ceux qui savent en partie, puissent connaître comme ils sont connus ; et à encourager chez ceux qui aspirent, la plénitude d'expectative, autant que cela est compatible avec la Charité, car nous affirmons toujours qu'à l'exception des conceptions, pensées, paroles ou actions qui violent cette loi unique et suprême, toutes choses sont légitimes pour nous.

(A suivre.)

UNE VISION

J'ai dormi et maintenant voilà que je suis éveillée.

J'ai dormi sur les eaux qui sont à l'ouest, et maintenant je pénètre dans l'océan pour en connaître les profondeurs. Sa surface est verte comme le béryl, argentée par les rayons de la lune. En dessous l'eau est bleue comme le saphir et légèrement lumineuse déjà.

Je me suis couchée sur des ondulations qui sont comme les rides de la moire et je descends, bercée d'une ondulation à l'autre par un mouvement régulier et doux, emportée en ligne droite vers l'ouest. A mesure que je descends l'eau devient plus lumineuse ; de grands courants argentés la traversent.

Et pendant longtemps je descends ainsi, bercée d'ondulation en ondulation, toujours et toujours plus profondément.

Tout à coup en regardant au-dessus de moi j'aperçois quelque chose de rose, je m'approche et je distingue un buisson semblable au corail, aussi gros qu'un arbre, accroché à un rocher bleu. Les habitants des eaux vont et viennent, innombrables et divers. Maintenant je me tiens debout sur le sable fin et brillant. Je regarde autour de moi avec admiration. Il y a des montagnes et des vallées, des forêts fantastiques, des fleurs étranges qui

pourraient bien être des animaux, et des poissons qu'on pourrait prendre pour des fleurs — il n'y a aucune séparation, aucun vide entre les êtres stationnaires et les non-stationnaires. Partout des couleurs, douces ou vives et chatoyantes, mais toujours raffinées et en accord Je marche sur du sable d'or et contemple toutes ces beautès qui sont baignées d'une douce radiance bleu-pâle dans laquelle circulent de toutes petites sphères lumineuses rouges, vertes ou dorées.

Qu'elles sont merveilleuses les profondeurs de la mer! partout on y sent la présence de Celui en qui résident toutes les harmonies!

J'avance toujours vers l'ouest, sans fatigue ni lenteur, Les spectacles se succèdent dans leur incroyable variété; voici, sur un rocher de lapis lazuli, des algues fines et délicates, telles de longues chevelures blondes ou violettes; voici de grandes murailles roses toutes lamées d'argent; voici des fleurs qui semblent taillées dans des diamants énormes; voici des coupes aussi belles que si elles étaient l'œuvre du plus habile ciseleur; elles contiennent ce qui parait être des gouttes d'émeraude ayant des pulsations alternées d'ombre et de lumière.

Maintenant je me suis engagée sur un chemin sablé d'argent entre deux parois de rocher aussi bleues qu'un bleu saphir, l'eau devient de plus en plus pure et lumineuse.

Brusquement, à un tournant du chemin je me trouve devant une grotte qui semble être de cristal ouvragé, toute scintillante de radiance prismatique.

Entre deux colonnes irisées, se tient un être de grande taille; sa tête, celle d'un tout jeune homme, est encadrée de courtes boucles blondes, ses yeux sont verts comme la mer; il est vêtu d'une tunique bleue claire et sur ses épaules se trouvent, en guise d'ailes, de grandes nageoires blanches comme la neige. En me voyant, il se range contre une colonne. pour me laisser passer. A peine ai-je

franchi le seuil qu'une mélodie exquise vient frapper mes oreilles. Ici l'eau est toute irisée, le sol est sablé de perles nacrées, le parvis et la voûte d'où pendent de gracieuses stalactites, sont comme de l'opale ; des parfums délectables sont partout répandus, des galeries, des niches des recoins s'ouvrent de tous côtés, mais droit devant moi j'aperçois une grande lumière et c'est vers elle que je me dirige. Ce sont de larges rayons d'or, d'argent, de saphir, d'émeraude, de rubis ; ces rayons prennent tous naissance à un point trop éloigné de moi pour que je puisse distinguer ce qu'il est, et s'épanouissent dans toutes les directions, je me sens attirée vers leur centre par une puissante attraction.

Maintenant je vois d'où émanent les rayons, je vois un ovale de lumière blanche entouré d'un superbe arc-en-ciel, L'ovale est couché, et je sentiente que celui que la lumière cache à ma vue est plongé dans un repos profond. Longtemps je reste à la limite extérieure de l'arc-en-ciel, tâchant de percer la lumière et de voir celui qui dort entouré d'une telle splendeur. Ne pouvant rien distinguer ainsi, je pénètre dans l'arc-en-ciel, puis dans l'ovale blanc et lumineux ; alors je vois un être merveilleux : il est étendu sur ce qui semble un amas de blanc duvet, son corps souple d'une beauté incomparable est vêtu d'une longue robe blanche. Je ne puis voir de sa tête reposant sur son bras replié, que ses longs cheveux, de la couleur du blé mur, qui flottent sur ses épaules, Une grande et et douce émotion m'envahit à ce magnifique spectacle, et aussi une profonde révérence.

Le dormeur a-t-il sentienté ma présence ? Voilà qu'il s'éveille et qu'il se lève en toute sa grâce et sa beauté. Il se tourne vers moi et ses yeux rencontrent les miens, des yeux mauves et lumineux qui ont une expression de douceur, de tendresse infinie. Sans bruit de mots. il me souhaite une pathétique bienvenue, à laquelle tout mon être répond joyeusement, puis me prenant par la main, il me conduit

à la couche qu'il vient de quitter. Je m'étends snr cette blancheur duveteuse, et le visage harmonieux se penche au-dessus de moi ; un doux courant de force me pénètre toute, allant vitaliser, revivifier chaque cellule.

Alors, entourée des couleurs splendides de l'arc-en-ciel, enveloppée par les mélodies berceuses et les parfums exquis, sous le regard si puissant et si tendre, je me suis endormie dans un repos béatifique. Et pendant mon sommeil j'appris beaucoup de choses belles et utiles.

De toutes ces choses merveilleuses que je compris sans bruit de paroles, j'en mentionnerai une seulement.

Partout où est la beauté, partout où est la radiance, partout où est la progression vers le perfectionnement, que ce soit dans le lil des hauteurs ou celui des profondeurs, partout assurément se trouve l'être dans la forme et à la similitude de l'homme, l'homme le suprême évoluteur terrestre.

LES ANCIENS POEMES COSMIQUES

L'ODYSSÉE

(Suite)

Le voyage périlleux et plein de rencontres étranges accompli par Ulysse cherchant son épouse, son fils, son peuple et son foyer, au retour d'une lutte héroïque, ressemble certes, pour qui médite et comprend profondément, aux traversées d'Attannée Oannés errant de raréfaction en raréfaction.

« Aux confins des nations connues, au-delà des pays qui s'échangent sur la terre. contrée lointaine et non visitée par les vaisseaux », ainsi le poète prend soin de désigner ces lieux inaccessibles aux humains ordinaires où le destin conduit l'enseigné de Minerve, l'Initié royal.

Et en ce sens, peut-être n'est-ce pas sans raison que la flotte du roi guerrier se compose de douze vaisseaux et que dans chaque aventure il laisse six de ses compagnons. Il faut remarquer que la flotte puissante, puis l'unique vaisseau sauvegardé sont les moyens du retour sur la terre, vers Ithaque.

Et quand ce vaisseau dernier est lui-même détruit, alors le chemin du retour à travers les vastes mers semble à jamais coupé et sept années s'écoulent inactives dans l'île d'Ogygie, Puis quand le temps marqué est venu, le « dieu au rameau d'or », Hermès est celui qui fournit les moyens

la possibilité de construire un radeau, un enveloppement. Avec ce frêle esquif, Ulysse, parmi les flots déchaînés, aura cependant, quoiqu'en le perdant encore, réussi à gagner la terre sous la protection d'un « voile irisé » que lui offre une déesse des eaux,

Et par Alcinoos seulement, roi qui est le treizième au-dessus de douze rois, avec l'aide des Phéaciens, « proches parents des dieux » dont les vaisseaux sillonnent l'océan « sans pilote » et vont d'eux-mêmes au but proposé, il est réintégré jusqu'au rivage de sa patrie.

Et si le contemplateur aperçoit dans les rencontres terrestres toute la complexité des récits Odysséens, qu'il se souvienne aussi de cette phrase qui termine les mémoires d'Attannée : « La terre contient en vérité la quintessence de tout ce qui est connaissable ».

Voici donc Calypso « déesse redoutable, parlant le langage des hommes » et son île enchanteresse où règne un printemps perpétuel, où la transformation n'existe point et qui offre au héros avec le don de son amour une morne immortalité. La nymphe est une passivité égoïste qui trouve son bonheur dans l'inaction, dans l'absorption inutile et totale des puissances de celui qu'elle aime. Elle est belle, elle est enveloppante, elle est la sentimentalité vaine, la volupté sans fin, le mouvement stérile.

Aucune des longues heures de captivité enlaçante et berceuse ne fléchit ni ne trouble le cœur fier et droit de l'époux, aucune parole, aucune promesse, aucune caresse ne lui fait oublier Pénélope son humaine étoile, et, délivré par Hermès de chaînes jamais acceptées mais subies à cause de la nécessité actuelle, il s'adresse ainsi à la déesse qu'il quitte gravement, l'âme intérieurement en fête, voilée de douceur et de prudence : « Nymphe auguste, ne t'irrite point contre moi : Ne sais-je pas moi-même combien la sage Pénélope te cède en attraits et en grandeur ?.. et cependant, il est vrai que j'aspire tous les jours à la joie du retour en ma demeure.. Si, sur les sombres flots

quelqu'un des dieux me frappe encore, je le supporterai ; mon sein renferme un cœur éprouvé ; car j'ai eu bien des souffrances, bien des fatigues sur la mer et dans les batailles... »

Et voici Nausicaa, fille du roi, divine et humaine, jeune fille mélodieuse dont toute l'admiration centralise vers l'étranger qu'elle-même a découvert et conduit vers son père. Charmé par l'allure noble et l'éloquence de son hôte, Alcinoos voudrait retenir le lutteur hautain, lui donner sa chère fille dont il a deviné l'amour naissant, le garder près de lui pour régner sur un grand peuple. Perspectives éblouissantes et pures par elles-mêmes, mais non par rapport au seul droit chemin que le passé et le présent ouvrent devant le modeste et sublime roi de l'âpre Ithaque !

Sur la terre physique, aux durs rochers, aux maigres paturages, là est le champ de lutte et de repos, de travail et de bonheur, l'arène où l'homme doit être couronné !

Après des épreuves sans nombre, de lourdes peines et d'inouies fatigues, un port est apparu protecteur et radieux ! Ulysse est inconnu, éloigné de tous ceux auquels il est lié ; il n'a qu'un mot à dire pour être comblé désormais de repos et de tendresse, de puissance et de joie !

Il est libre pour tous, mais non pour lui-même ! La liberté est le plus haut esclavage, sa liberté est d'être fidèle à son moi le plus élevé, à son engagement éternel ! une épouse serait mais qui n'est pas l'épouse, un royaume mais qui n'est pas la patrie, une demeure mais qui n'est pas le foyer, un repos mais qui n'est pas la paix lumineuse et sans fond !

Encore une fois il affrontera les espaces Océaniens et tout son désir et toute sa volonté demandent seulement les moyens du retour.

Et qu'elles sont exquises « les paroles rapides » de Nausicaa admirante, au héros qu'elle aurait choisi et qui va partir : « Je te salue, ô mon hôte, afin que même en la

terre paternelle, tu ne m'oublies jamais, car c'est à moi la première que tu dois la vie ».

Il est profondément à étudier le rôle incessant d'Athéné la sagesse, l'intelligence équilibrée ; tantôt la déesse répand sur l'étranger une beauté mystérieuse et divine, tantôt elle le voile d'invisibilité selon l'opportunité et la prudence : « Minerve qui veille profondément sur lui l'enveloppe d'un brouillard impénétrable de peur que l'un des fiers Phéaciens le rencontrant, ne l'outrage par ses discours et ne lui demande qui il est... — Hôte vénérable, reprend Minerve sous la figure d'une jeune fille, je t'indiquerai le palais que tu demandes... mais suis-moi en silence ; je te montrerai le chemin ; ne fais attention et ne parle à aucun de ces hommes ; ils accueillent mal les hôtes ; ils ne traitent pas amicalement ceux qui arrivent de loin ».

Puis ce sont des conseils, des inspirations, des décisions qu'elle distribue en lui et autour de lui, à cause de lui : « Voici, mon hôte, le palais que tu demandes, tu y trouveras les rois élèves de Jupiter. Entre sans crainte : l'homme résolu réussit le mieux dans ses entreprises, de quelque lieu qu'il vienne... Aborde d'abord la reine en l'appelent Arété (la désirée) et elle est bien nommée... Jamais elle ne manque de bonnes pensées et pleine de bienveillance, elle apaise les discordes entre les citoyens. Si son âme t'est favorable tu peux espérer de revoir les tiens, ta superbe demeure et les champs de ta patrie ».

Car d'après les intuitions de son épouse, sensitive royale et pathétique, Alcinoos se conduit.

Toujours inconnu, toujours voilé, toujours renfermant en soi sa gloire passée et ses espoirs futurs, l'âme de l'initié porte lourdement le poids de tant de forces auxquelles la manifestation est refusée par prudence.

Et lorsque l'illustre poète, le barde inspiré des muses, l'aède divin chante les travaux d'Ulysse et de ses compagnons sous les murs de Troie, pour charmer les hôtes du

festin, alors le héros « se cache le visage et se prend à pleurer ; il dérobe à tous les regards les larmes qu'il répand ; le seul Alcinoos assis à ses côtés, l'observe, voit sa douleur, entend ses profonds soupirs.., »

Le souvenir puissant s'éveille excité par la beauté lyrique des chants superbes, souvenir qu'en ce moment il ne peut encore laisser connaître.

Maintenant le vaste cœur du glorieux inconnu est soumis à une nouvelle épreuve qui amoncelle toute sa force généreuse !

Aux jeux donnés en son honneur, Euryale emporté par sa jeunesse, le presse de se mesurer dans l'arène et sur son refus l'injurie en ces termes : « O notre hôte, tu ne me parais point habile aux combats, tu ressembles moins à un athlète qu'un chef d'un vaisseau marchand...

« Mon hôte, répond Ulysse en lui lançant un regard courroucé, tu n'as pas bien dit. Tu ressembles toi à un insensé ; ainsi les dieux n'accordent pas leurs dons à tous les hommes... tes mots inconsidérés ont soulevé mon cœur dans ma poitrine : je ne suis pas si novice aux luttes que tu le dis ; je crois avoir été de ceux qui combattent au premier rang, lorsque je pouvais me confier à ma jeunesse. Maintenant, les douleurs, les fatigues m'ont accablé... mais malgré mes fatigues infinies, je m'exercerai à vos jeux ; tu m'as mordu au cœur et tes paroles m'entrainent ».

Et comme un lion, majestueux et fort, il s'élance dans l'arène, saisit un disque énorme et l'envoie si loin qu'aucun des Phéaciens n'oserait essayer de le dépasser. Et dans son exaltation fière déjà il se dévoile, car maintenant l'étonnement et le respect loin de lui nuire lui assurent la faveur des rois et du peuple ! « Non, non je ne suis pas inexpert à vos jeux ; je sais fort bien manier un arc poli... Aux champs d'Illion quand nous lancions des flèches, Philoctète seul des archers grecs l'emportait sur moi ; je puis me glorifier d'être le plus habile après lui, de tous les mortels qui maintenant goûtent les fruits de la terre... »

Mais le retour est décidé, unanimement tous veulent que l'hôte étranger et suppliant soit rendu à son foyer, et tandis qu'on prépare le vaisseau et les rameurs, chacun offre au voyageur les présents de l'hospitalité. « Cependant Arété, pour son hôte, descend de la chambre nuptiale un coffre précieux et y renferme les magnifiques présents, les vêtements et l'or que lui ont donné les Phéaciens. Elle y ajoute elle-même un manteau et une riche tunique (enveloppement aurique) et adresse au héros ces paroles rapides : « Examine toi-même le couvercle et ferme-le d'un nœud pour qu'on ne te dérobe rien en route, si tu viens à t'endormir lorsque le noir vaisseau fendra les vagues ».

Ce conseil n'est pas inutile, car une fois déjà, vaincu par la fatigue, Ulysse avait été par ses injustes compagnons dépouillé des faveurs d'Eole et privé du retour rapide qu'elles lui assuraient. A lui d'utiliser fermement la protection qu'on lui donne.

Enfin voici l'heure où le devoir est de se faire connaitre ; car les hôtes sont favorables et veulent fidèlement restaurer le roi exilé en son royaume inoubliable et les vaisseaux Phéaciens, connaissant d'eux-mêmes l'esprit et les pensées des humains méditeront avec intelligence pour le conduire. Et l'initié parle ouvertement :

« D'abord apprends mon nom, connaissez-moi tous et qu'après tant de dangers surmontés je devienne à jamais votre hôte malgré l'éloignement de ma patrie.

« Je suis Ulysse, fils de Laerte, tous les hommes s'intéressent à mes expédients ; ma gloire est montée jusqu'au ciel ; j'habite la riante Ithaque .. nulle terre ne me semble plus douce ».

Maintenant, tandis que tous sont pénétrés d'émotion et de respect, il parlera, il dira les expériences de son destin, afin d'enseigner à ces bienveillants d'utiles et secrètes connaissances.

*
* *

Un premier combat contre un peuple ennemi, les Ciconiens est mêlé de victoire et de défaite, car les compagnons d'Ulysse après le triomphe dédaignent la prudence et la continuation de l'effort, et six guerriers par vaisseau disparaissent.

Et ces compagnons ne sont-ils pas des êtres du cosmos Ulysséen, des individualités plus ou moins unifiées, des degrés d'être, des formations et émanations plus ou moins équilibrées qui vibrent encore en affinité avec le déséquilibre et « périssent victimes de leur perversité », de leur imperfection.

Au pays des Lotophages dont l'aliment est la fleur du Lotos, le chef envoie deux guerriers et un hérault en reconnaissance, afin de s'instruire et de savoir ; à peine ceux-ci ont-ils goûté le Lotos qu'on leur offre, qu'ils oublient toutes choses et ne désirent plus le retour !

Ulysse les entraine par force vers les vaisseaux, les charge de liens et ordonne aux rameurs de s'éloigner en hâte. Ainsi la volonté centrale et consciente du but rappelle les sentiments et les pensées qui se laissent séduire par le charme des sens.

Et c'est la terre des Cyclopes « hommes superbes et sans lois » géants issus des dieux, qui ont un œil unique, c'est-à-dire, une intelligence non duelle, manquant de passivité.

Cette fois, pressentant des difficultés plus grandes, le chef laisse sa flotte dans le port calme et abrité ; il part vers la côte avec un seul vaisseau, « afin de reconnaitre quels mortels habitent cette contrée. Et circonscrivant de nouveau les explorateurs qu'il va diriger, il choisit les douze plus vaillants, laissant les autres à l'ouvrage du navire. Il emporte avec lui un subtil moyen de défense

« un vin délectable, breuvage pur et divin... car son cœur audacieux pressent qu'il va rencontrer quelque homme farouche, doué d'une force extrême, ignorant la justice et les lois ».

L'audace curieuse du héros est presqu'ici de l'imprudence et il lui faudra toute la force de son génie calme et résolu pour le tirer de cette aventure qu'il a cherchée, non sans y déplorer la perte de plusieurs de ceux qu'il a entraînés, plusieurs êtres de son entourage ou de son individualité complexe, diminué dans sa passivité, attristé.

Et lorsqu'enfin sur le vaisseau qui les sauve après de si grands périls, ils n'ont plus qu'à fuir en silence, voici que toujours emporté par le même courant d'imprudence et de colère, Ulysse, se dévoilant sans raison, clame son nom et des provocations au géant aveuglé. Peu s'en faut qu'une énorme pierre lancée par deux fois en réponse ne vienne briser le vaisseau, cependant que le cyclope implorant son père Neptune « le dieu qui ceint la terre », l'océan nerveux, fait peser sur le destin du roi errant une aggravation d'obstacles et de dangers, un grand éloignement du retour.

Voici « l'île flottante d'Eolie, séjour d'Eole... dans le palais, ses douze enfants ont vu le jour : six fils et six filles florissants de jeunesse ; il a donné les vierges pour épouses à leurs frères ». C'est un royaume d'équilibre où suivant le mode des premiers âges, naissent ensemble ceux dont l'union duelle reconstituera l'unité parfaite.

Ulysse est fêté durant un mois et on lui demande bien des détails sur chaque chose, puis on aide et prépare son heureux retour. La protection d'Eole lui remet enchaîné dans une outre tous les vents des tempêtes. Le seul zéphir reste en liberté pour emporter la flotte vers Ithaque.

« Hélas mes vœux ne devaient pas s'accomplir, nous devions nous perdre par notre imprudence » juge-t-il en se souvenant dans son récit.

Déjà il aperçoit les feux du rivage ; alors accablé de

fatigue, le chef intellectuel cède au sommeil, à l'inertie, oublie sa vigilance nécessaire. Tenté par l'espérance de l'or qu'ils supposent enfermés dans l'outre, les compagnons cupides ouvrent la prison des cyclones et la tempête déchainée entraine les vaisseaux qui touchent de nouveau l'île d'Eole.

Mais Eole supplié s'indigne de revoir Ulysse auquel il avait fourni tout ce qu'il fallait pour un heureux retour, il ne peut donner deux fois tel don précieux à qui n'est pas capable de l'utiliser par receptivité et responsion.

Ils sont contraints de repartir le cœur attristé... « L'âme des guerriers est accablée de la navigation pénible, car nul désormais ne les protège ».

Chez les Lestrygons, le seul vaisseau d'Ulysse qui ne s'est pas enfermé dans le port réussit à fuir à temps la pluie de pierres dont ces géants cruels les accablent.

Maintenant l'île d'Ea « séjour de la blonde Circé, divinité redoutable parlant le langage des humains ». Vingt-deux compagnons du roi, conduits par un des nobles, entrent dans le palais de la magicienne. Ils ne sont pas assez forts pour résister à ses enchantements ; sa puissance les dompte, les avilit, les transforme en pourceaux « quoi qu'ils aient conservé la pensée ».

Circé est la passivité dominatrice, orgueilleuse, dont le plaisir est de régner sur tous, de courber, de briser les volontés.

Euryloque seul échappé parce qu'il n'a pas affronté la reine, flairant quelque piège, avertit Ulysse et le supplie de fuir en abandonnant ses malheureux compagnons ; mais responsable de ces moins évolués dont il est le guide et le protecteur l'Initié répond : « Reste près du navire lâchement, pour moi je pars tenter la délivrance, une nécessité impérieuse me l'ordonne », et cette nécessité est le libre devoir, la voix de sa conscience la plus haute.

(A suivre.)

UN COIN DU VOILE

(Suite)

Hercule est couché dans la tente.

— « Un autre labeur seulement, une autre victoire et je serai libre ; car toute servitude est triste, mais la plus triste entre toutes les servitudes est d'être l'esclave d'un homme qui se dit votre parent, votre ami, et qui vous traite avec une sévérité dépassant celle des étrangers ; je suis très fatigué ».

Il s'endort. Sa mère Alcmène entre dans la tente et se penche sur lui d'un air attristé. Hercule murmure dans son sommeil :

— « Ma mère veille sur moi comme aux jours de mon enfance. En me voyant épuisé elle laisse tomber ses larmes sur ma figure. Eurysthènes, mon parent et mon exacteur, l'œuvre unique qui me reste à faire, je l'exécuterai de mon libre arbitre, non pas en expiation pour la transgression. Les larmes d'une mère sont la purification de son enfant.

Alcmène. — « Pourquoi mon fils est-il si fatigué ?

Hercule, s'éveillant. — « Ecoutez, ma mère. Sur l'ordre d'Eurysthènes j'ai vaincu le puissant rejeton de Typhon, seigneur des vents qui balayent la terre et la mer ; le frère d'Orthus le monstre à deux têtes ; Cerbère aux nombreuses têtes ; Chimera dont le souffle est comme les flammes, la mystification de ceux qui, pour leur propres fins, cherchent la connaissance par des voies labyrinthiennes. Par inadver-

tance j'ai offensé Athena ma divine protectrice, en capturant un être qui lui était cher; il était aussi blanc que la neige nouvellement tombée, de sa tête émanaient, à gauche et à droite, des rayons d'or fin, et ses pieds étaient chaussés de ce qui brillait comme de l'or bruni. Néanmoins la déesse m'a pardonné et a donné à son protégé la connaissance grâce à laquelle il put s'échapper du pouvoir d'Eurysthènes.

Alcmène. — « La compassion et le pardon sont en mesure de la sagesse !

Hercule. — « C'est vrai. Ce fut par la puissance et la protection d'Athena que je chassai le monstre de la plaine à travers les neiges épaisses Ce fut en suivant ses conseils que je m'abritai dans l'habitation du centaure Philus, dont je bus le vin qui était un don de Dyonisus, de ma propre volonté et contre son gré. Par suite de cette désobéissance, je chassai les Centaures attirés par l'arôme du vin vers la maison de Philus ; comme ils approchaient de la demeure de mon maître Chiron, je tirai sur eux mes flèches empoisonnées avec le fiel de l'hydre et je blessai Chiron, de sorte qu'il mourut ainsi que mourut Philus sur le pied duquel, je laissai, par mégarde, tomber une flèche empoisonnée, étant ivre du vin que j'avais bu avec excès.

Alcmène. — « Hélas! Hélas! Combien la force est dangereuse sans la prudence !

Hercule. — « Selon la volonté d'Eurysthènes, avec l'aide de la Déesse sage et protectrice je nettoyai l'étable d'Augias d'où les ordures de trois mille bœufs n'avaient pas été enlevées pendant trois décades. Sous ce voile, en rapport avec moi, la Déesse de la sagesse nettoya les impuretés qui s'étaient amassées autour des forts en intelligence depuis des siècles, des impuretés qui avaient transformé leur habitation d'un palais en une étable sale, impropre même pour les animaux inférieurs. Augias refusa de me donner la récompense promise et je revins le tuer ainsi que ses fils.

Alcmène. — « Hélas pour vous mon fils ! Vos mains sont tachées de sang.

Hercule. — « Comme celles de tous les victorieux. Alors, toujours par la volonté d'Eurysthènes, je me rendis au lac d'Arcadie où les oiseaux élevés par Arès ne voulaient pas permettre au protégé d'Athena de boire. Ces oiseaux, dont les serres, les ailes et le bec sont protégés de telle sorte qu'ils sont invulnérables, se servent de leurs plumes en guise de flèches et se nourrissent de chair humaine. Conscient que ces protégés du fils de Zeus et d'Hera étaient en mon pouvoir, je les laissai s'envoler afin de pouvoir les viser et les détruire, et ils m'ont échappé.

Alcmène. — « Hélas ! Encore une fois vous êtes sorti de la voie de la sagesse.

Hercule. — « Comme tous les chasseurs peut-être, qui sait ? Ensuite je partis, sur l'ordre de mon exacteur pour capturer le bel animal que Zeus avait possédé pour pouvoir enlever Europa.

Alcmène. — « Le désir d'Eurysthènes s'accordait avec l'ancienne loi qui dit qu'il ne doit pas être permis de vivre à celui qui a été possédé.

Hercule. — « Selon cette loi Poseidon l'expulsa de la mer et le poursuivit dans l'hahitation de Ninus qui l'avait sauvé et lui avait donné abri ; Poseidon excita l'animal jusqu'à la folie de sorte qu'il dévasta le pays de Ninus grâce à la puissance de Zeus qui demeurait en lui mélangée à sa propre force et à ses passions animales.

Alcmène. — « Cette tâche était digne d'un de la race de Perseus.

Hercule. — « Mais je ne la remplis pas, contrairement au conseil de ma protectrice ; car je fis qu'un sommeil profond envahit l'animal énragé et au moment où j'allais le tuer je fus touché par sa beauté et le laissai s'échapper.

Alcmène. — « Ainsi toujours la fausse sentimentalité perpétue la confusion.

Hercule. — « Après cet exploit qui me sépara partielle-

ment d'Athena et me valut la colère féroce d'Eurysthènes, je fus envoyé pour capturer les chevaux de Diomède qui dévoraient de la chair humaine. Malgré la guerre que les Thraciens me firent, je capturai les chevaux et ayant tué leur propriétaire le chef Diomède, je leur jetai son corps. Alors une chose étrange est arrivée. Aussitôt qu'ils eurent dévoré le corps, ils devinrent apprivoisés et me suivirent comme des moutons à Mycena, où, à cause de leur beauté et de leur douceur, je les laissai libre. Mais aussitôt libres ils devinrent mille fois plus sauvages qu'autrefois et ne se lassèrent jamais de chercher leur proie humaine. Maintenant, ils se sont enfuis vers Olympe, la demeure des Dieux, confirmant ainsi le dire d'Hermes : « Quand les êtres puissants qui sont contre vous feignent la soumission, méfiez-vous d'eux de peur qu'ils ne cherchent qu'à gagner la force propre à la victoire ».

Alcmène. — « C'est vrai.

Hercule. — « A cette époque, Eurysthènes me dit « Vous qui avez permis à l'homme de vous tromper comment prévaudrez-vous contre la femme ? » Et je ne lui répondit pas un mot parce que je ne savais que répliquer.

Il continua : « Néanmoins la prochaine tâche que je vous ai désignée est une tâche qui devrait bien vous plaire, puisque vous prétendez aimer ma fille Amède. »

Je dis : « En vérité j'aime Amède car je n'ai jamais vu fille mortelle aussi belle qu'elle ».

Eurysthènes reprit : « L'amour ne compte pas ce que coûte de remplir le désir de la bien-aimée, allez donc au pays lointain des Amazones et apportez à Amède la cordelière dont est ceinte Hippolyte la reine. »

Je répondis : « La reine Hippolyte est la fille d'Ares et elle est au milieu de ses Amazones : même pas le fils de Zeus complètement armé ne pourrait lui enlever ainsi l'insigne de sa puissance ; non pas seulement de la sienne mais de celle d'Ares qui la ceignit de cette cordelière. »

Lorsque je constatai qu'Eurysthènes était inexorable je raisonnai avec lui en disant : « Les amazones se réunissent une fois par an sur le mont Caucase afin de propager leur race. Souffrez que je rencontre Hippolyte et lui prenne par amour ce que je ne pourrais prendre par violence ».

Mais Eurysthènes répondit : « Non pas, mais au milieu de ses compagnes vous la priverez de cette cordelière qui est convoitée par Amède ».

Ainsi je me mis en route pour ma dangereuse mission et lorsque j'arrivai à la limite du royaume d'Hippolyte je défiai une amazone que je rencontrai et quand je l'eus vaincue, je revêtis ses vêtements et entrai ainsi dans le pays si strictement gardé de l'approche de l'homme. Sachant que mon unique espoir de succès était dans la subtilité, je servis la reine comme la plus dévouée de ses sujettes; avant longtemps elle me favorisa au-dessus de toutes les autres et quand enfin je constatai que ma présence lui était indispensable je lui dévoilai que j'étais le fils de Zeus et d'Alcmène : le fort lutteur. Alors secrètement pour qu'il ne fût pas connu qu'elle violait la loi de son royaume elle se donna à moi. Ayant relâché sa ceinture je songeai à la lui enlever, mais elle me résista avec une force inattendue, la serra étroitement autour d'elle. Dans la lutte elle se perça la main avec une des flèches dont le bout était trempé dans le fiel de l'hydre et tomba à mes pieds, sans vie. Ainsi je pus apporter la ceinture à Amède la belle fille d'Eurysthènes; mais cette fois encore mon labeur fut en vain, car mon parent traître refusa de me la donner, en prenant comme excuse pour son serment violé, que j'avais été infidèle envers Amède, parce que j'avais possédé Hippolyte et que la cordelière était obtenue par le sang. Ainsi le fils du trompeur a trompé.

Alcmène. — « Hélas! mon fils.

Hercule. — « Hélas! que je vous fasse pleurer ma mère. Après ceci Eurysthènes m'ordonna de capturer tous ceux du royaume du petit-fils de Méduse qui excellaient en

force. Ces grands chefs descendaient directement de la belle vierge mariée dans le temple d'Athena, que la déesse a ensuite transformée en un être hideux dont les cheveux abondants devinrent des serpents et dont le regard était si terrible que tous ceux qui rencontraient ses yeux étaient pétrifiées de peur, si terrible que quand Athéna conçut l'idée qu'il était désirable de cacher la sagesse aux hommes, elle posa la tête de sa victime au milieu de son bouclier, de sorte que lorsque la tête de Méduse était vers ceux qui s'approchaient d'elle, ils étaient omme transformés en pierre par l'horreur.

Alcmène. — « Ce n'est pas étonnant. Y a-t-il aucune chose existante plus propre à exciter la terreur que les effets des erreurs des sages. Ce sont les passions et les erreurs des dieux qui ont plongé l'humanité dans une mer d'angoisse.

Hercule. — : « Peu après mon retour Eurysthene me dit : « Au milieu de la mer d'un bleu profond il y a un groupe d'îles. Leur roi est un être merveilleux et puissant, car comme chef de ces îles il a presque individualisé trois degrés de son être ; par conséquent il lutte dans le degré nervo-physique comme les autres guerriers ; mais dissemblable à la généralité des lutteurs, il a le pouvoir de lutter contre ceux qui s'opposent à lui, dans les degrés nerveux et mental de son être : Ce roi des îles de la mer bleue est entouré d'hommes d'une force physique peu ordinaire qui lui donnent la force vitale. Puisque je ne suis plus dans la pleine vigueur de la première vitalité, mon désir est d'obtenir et d'utiliser les forts de ce grand monarque. Je répondis : « Vous parlez de Geryones qui, ainsi que vous le savez sans doute, est tellement jaloux de tous ceux qui s'approchent de ses hommes forts qu'ils sont gardés jour et nuit par le géant Eurytion et son chien Orthrus. Comment un homme si puissant qu'il soit, peut-il lutter contre un homme qui lutte en trois degrés de son être et en même temps parer les attaques du géant et de son chien aux deux têtes ?

Erysthènes répondit : — « Mon désir est d'avoir les forts de Geryones ; par quel moyen vous les obtiendrez ne me regarde pas du tout. »

Je me mis en route, donc, et je voyageai par terre et par mer jusqu'à ce que j'arrivai à un étroit détroit où les eaux étaient tellement tempêtueuses qu'aucun vaisseau n'y pouvait entrer et vivre. Là, au nom de mon père Zeus, j'évoquai solennellement Neptune et demandai sa protection. Quand il eut répondu à mon évocation en calmant les eaux turbulentes de sorte que je pus passer le détroit en sûreté, j'érigeai en son honneur deux piliers un à chaque côté du détroit. Après mon travail je désirais grandement le repos, mais Helios dans la plénitude de sa puissance me lança d'en haut ses rayons brillants et brûlants de sorte que je ne pus trouver aucun abri contre eux. Alors j'évoquai ce puissant fils d'Hypérion qui de même que moi, est d'origine céleste et terrestre, mais il ne fit aucune attention à mon évocation : par conséquent je tirai l'arc qu'Apollon m'avait donné et visai Hélios de toute ma force. Hélios avec une magnanimité digne d'un seigneur de la lumière, au lieu de s'offenser de mon acte audacieux admira mon courage et me prêta un bateau de la couleur de l'or, sur lequel se trouvait une toiture semblable à une coupe de la même couleur. Dans ce bateau je me suis reposé jusqu'à ce qu'il m'ait amené aux rives des Iles. Encouragé et fortifié par la faveur d'Hélios, dont un des attributs est le renouvellement de la vitalité, je prévalus contre le roi, le géant et le chien. Les ayant tués j'emportai le corps de Geryones au lieu qu'Hélios avait désigné pour que je lui rende la coupe et le bateau de couleur d'or. Après des épreuves et des tribulations nombreuses causées par ceux qui avaient formé un pacte avec l'être nerveux de Geryones et qui cherchèrent à prendre possession et ressusciter le corps, et par ceux qui voulaient m'arracher le prix que je portais à Eurysthènes, j'arrivai à destination. Alors mon tyrannique parent se réjouit

grandement, et donna un grand festin en souvenir de cet évènement ; mais au milieu du festin, au moment où il offrait une libation à Hélios en s'écriant : « Maintenant je vivrai à travers les siècles ! maintenant je rivaliserai avec les Immortels ! » la voix de la reine du ciel fut entendue, elle dit : « Nous, les Immortels, ne souffrons qu'aucun homme échappe à la mortalité : offrez-moi donc votre butin. » Et en parlant ainsi la déesse se servit de la foudre et du tonnerre de Zeus : le feu en zigzag brilla et le tonnerre lointain roula jusqu'à ce que la terre tremblât sous les pieds de ceux qui tenaient mon tabouret et ils s'enfuirent épouvantés, c'est ainsi qu'Eurysthênes fut obligé d offrir aux Immortels ce qui selon son espoir, devait lui procurer l'immortalité.

Alcmène. — Ce n'est que lorsque l'homme apprendra sa propre puissance et la faiblesse des dieux sur la terre qu'il gagnera pour lui-même l'immortalité intégrale.

Hercule. - Eurysthenes vexé et troublé, devait nécessairement exhaler sa mauvaise humeur sur quelqu'un et dès que les éclairs et coups de tonnerre eurent cessé, il me chercha et dit : « Vous présumez sans doute que vos labeurs sont terminés, mais il n'en est pas ainsi ; car ayant accompli un exploit à l'aide d'un autre homme et un autre exploit pour obtenir une récompense, ces deux œuvres sont nulles. Vous en avez donc encore deux autres à accomplir. Ecoutez, lors de son mariage avez Zeus, Hera reçut comme cadeau nuptial un certain fruit renommé, parce qu'il a la capacité de fortifier le degré d'être qui entre tous est le plus faible, mais qui, lorsqu'il est fortifié, est capable d'être un lien entre le mortel et l'immortel. Puisque ce que vous alliez me chercher dans les îles de la mer d'un bleu profond, m'a été enlevé par la reine du Ciel, ma volonté est de posséder ce fruit. Ceci pour un double motif : d'abord pour me venger, ensuite pour que je sois immortel sur la terre. »

Je répondis : « Je ne vois pas comment votre désir et

votre volonté pourrait s'accomplir, puisque nul homme ne sait où le cadeau de mariage de la grande Déesse est caché. »

Eurysthenes expliqua froidement : « Qu'est-ce que cela me fait. A vous de remplir la tâche que je vous impose. »

Alors je m'en allai, ne sachant où je me dirigeais, car par ma propre action j'avais mis un voile entre la lumière d'Athena et moi, et personne ne me guidait : j'errais ainsi sur la surface de la terre, cherchant quelque fil indicateur qui me révèlat le secret de Hera, mais n'en trouvant point. Tout à fait perplexe et très las je me réfugiai dans un verger de pommiers, et m'endormis sous les ombres des arbres. Dans mon sommeil, Prométhée qui, à si grand prix obtint l'espoir pour l'homme, me parla en ces termes : « Fils de la mortelle et de l'immortel, levez-vous et allez au royaume de mon frère Atlas qui vous dira ce que vous avez à faire. »

A sa parole je me levai réconforté et voyageai vers le Mont Atlas. Je lui dis : « Eurysthenes m'a ordonné de lui apporter le fruit merveilleux qui est caché par la grande déesse, nul ne sait où sauf que c'est sur la terre dont la déesse Gê a donné le fruit. » Atlas me répondit : « C'est moi seul qui sais l'endroit où le fruit est caché et gardé par mes filles les Hespérides. »

Je dis : « Dites moi où elles demeurent pour que je cherche ces belles gardiennes, et si c'est possible, que j'obtienne ce qu'elles gardent, pour m'en retourner, car je suis las d'errer à travers la terre. »

(A suivre.)

GLANES PSYCHIQUES

(*Suite*)

En réponse, le magicien, sans se lever, fit basculer la pirogue et Hia vit le mendiant qui y était caché plongé en apparence dans un sommeil profond et calme, Hia souleva la légère pirogue pour que la lumière tombat sur le dormeur et se tint debout, immobile et silencieuse en le regardant. Adkarma resta courbé sans rien dire avec ses yeux foncés et scrutateurs rivés sur la figure de la jeune femme. C'est elle qui rompit le silence qui n'était troublé que par le sanglotement de la mer :

— « La forme extérieure est celle du mendiant, mais elle enveloppe l'être de mon frère, et je devine que celui qui retourna hier au palais dans la forme et à la similitude du roi, est le mendiant.

— « Vous devinez justement. »

Les paroles furent prononcées si fermement, si triomphalement, qu'un subit emportement de colère et de désir de vengeance, tel qu'en avait subi parfois le feu roi son père, balaya l'âme des sens et l'être nerveux d'Hia ; baissant son regard sur Adkarma, elle lui dit d'une voix qui tremblait de courroux passionné : « C'est vous, sorcier maudit, qui avez attiré sur nous ce terrible malheur, et condamné notre nation au vasselage de vos complices en iniquité : la reine et le mendiant.

— « Vous avez bien dit. »

Hia leva ses grands yeux brillants d'une flamme d'indignation vers les nuages qui flottaient de temps en temps sur le ciel illuminé de soleil, et s'écria passionnément : « Que ne puis-je savoir par quel moyen impie cette œuvre terrible a été accomplie, car alors j'évoquerais les puissances de lumière qui aimaient et servaient ma royale mère, et coûte que coûte je démêlerais ce mystère, et rectifierais ce vil tort de confusion, de substitution. Par l'être de celle qui m'a conçue, je le jure !

— « La princesse Hia est visible pour ses amis célestes dans le calme de la passivité. A présent qu'elle est bouleversée par la passion et l'impulsion, son aura est aussi tempêtueuse que l'était la surface de la mer fouettée par l'orage, et même les eaux en dessous des vagues sont troublées, de sorte qu'au mieux elles ne réfléchissent qu'obscurément.

— « C'est vrai.

— « Néanmoins il y a un moyen par lequel vous pourrez démêler l'apparent mystère qui vous rend perplexe.

— « Et ce moyen ?

— « Est de dormir sous l'influence de celui dont les passions et impulsions sont en comparaison des vôtres comme la brise d'été au typhon. N'avez-vous pas dit : « Coûte que coûte je démêlerai ce mystère », eh bien voilà votre seul moyen.

— « Soit.

— « Dors. »

LA VISION D'HIA

Du sommeil profond, je m'éveille, et dans la grande forêt de pin qui s'élève au-dessus du palais, je vois deux hommes qui s'étendent par terre et dorment immobiles. L'un est le mendiant, maintenant hélas ! le favori du roi,

l'autre le roi lui-même. La nuit est obscure sauf quand l'éclair bleu jaillit en zig zag du nuage fendu, suivi du fracas du tonnerre qui gronde au-dessus de la clameur des eaux et des vents tumultueux, au-dessus des cris stridents des oiseaux de proie, au-dessus des gémissements, des craquements des pins quand le rude souffle passe parmi eux avec violence. Mais de l'obscurité émerge une forme ovale de teinte rougeâtre, au milieu de laquelle se trouve une forme humaine, c'est celle du mendiant qui entraîna Alpheus à sa triste destinée, du mendiant qui amena à notre rive Alppa et son serviteur, ami, frère ou quoique ce soit, dont l'influence fatale a transformé Bisaul. C'est toi-même Adkarma ! Vous vous tenez debout dans votre aura de sombre lumière qui ressemble en couleur à l'acier chauffé dans le feu, et à votre évocation des êtres surgissent de la terre et de la mer, descendent des pays des nuages, sortent des grands troncs des pins et forment cercle après cercle autour de vous, leur puissant évocateur. Et les deux hommes dorment, inconscients apparemment de ce qui se passe autour d'eux. Vous vous approchez ; vous vous tenez debout entre les dormeurs, ayant à votre main gauche le mendiant, à votre main droite Bisaul.

Graduellement, mais surement, vous leur retirez en même temps leur être plus raréfié enveloppé dans le sous degré nerveux du degré nerveux : mais le sous-degré physique (du nerveux) demeure avec le degré nervo-physique de l'Etat physique. Et maintenant l'être du mendiant prend possession de la forme inconsciente du favori, mais avant que le dernier et sombre acte de confusion puisse s'accomplir, à votre évocation, des êtres beaucoup plus puissants qu'Adkama descendent de l'air supérieur et s'élèvent des eaux sous la terre. Très grand est le triomphe du mendiant quand à votre appel « Yokabhi ! Yokabhi ! » il s'éveille dans la forme de Bisaul.

Extrêmement douloureux est mon frère quand il s'éveille

dans la forme du mendiant : tellement douloureux que tandis que Yokabhi se hâte vers la royale cîté, il s'asseoit sur le tronc d'un pin abattu avec sa figure cachée dans ses mains comme celui qui est accablé de chagrin.

Tout m'est rendu clair, je vois : je comprends : je sais. Magicien, défaites votre œuvre de confusion, restaurez mon frère à son moi d'autrefois et à son peuple avant que ce ne soit trop tard. Il se peut que vous ayez puissance sur les forces terrestres mais il y a des forces célestes devant lesquelles vous êtes comparativement impuissant comme l'est Bisaul devant vous.

— « Vos paroles prouvent que vous êtes ignorante d'une des premières lois naturelles : celle de la cause et de l'effet. Avec persistance, Bisaul a fait la sourde oreille à la voix du pathétisme de dehors et de dedans qui l'avertissait du danger de l'union en pensée, volonté et désir avec l'étranger qui était venu à lui en adepte des arts magiques antipathiques à toute justice, à toute charité. Avec l'espoir d'une puissance anormale, d'une connaissance dont le portail est le non-naturalisme, il cherchait avec empressement l'union de plus en plus étroite avec Yakabhi. *Aucune puissance dans le Cosmos ne peut prévaloir pour faire du mal à l'homme dont la volonté est concentrée sur la justice et la charité. Aucune puissance dans le cosmos ne peut protéger un homme contre lui-même.*

— « Je comprends : je sais. Sous votre influence je me suis endormie afin de pouvoir lire vos machinations comme dans un rouleau ouvert ; non par votre volonté (car vous voudriez bien que je dormisse du sommeil perpétuel de Kadmah) je m'éveille, je m'éveille pour appeler à mon aide les êtres de lumière auxquels ma mère était, et est chère et par qui elle est honorée. »

En parlant ainsi Hia descendit la pente des galets, et marcha lentement vers le palais ; et Adkarma fut impuissant à l'en empêcher à cause de son aura de pure blancheur.

— « Vous dites la vérité, répondit Adkarma. Par ma puissance vous avez dormi, parce que votre passion de colère et d'indignation vous avait mis en affinité avec les forces semblables assoupies en moi; mais dans le calme je n'ai aucune puissance sur vous parce qu'il n'y a aucune affinité entre vous et moi. Ceux qui aspirent à la réalisasation des possibilités dans l'ordre et ceux qui y aspirent dans le déséquilibre sont comme l'huile et l'eau, ne se mélangeant que par l'agitation.

J'essaierai de dormir jusqu'au calme relatif car puisque cette sensitive a sentienté ce qui est arrivé à Kadmah la favorite de sa mère, qui sait ce qu'elle ne pourrait savoir à notre sujet !

Comme le soleil montait dans la voûte aérienne, Adkarma porta sa pirogue dans l'anfractuosité d'une petite crique dans des rochers où la mer pénétrait à la marée haute et où les colombes grises avaient leur habitation ; là les mouettes lui apportèrent de petits poissons et de fines plantes marines brunes, et ayant allumé un feu, il y fit cuire le poisson et satisfit sa faim ; puis il but de l'eau d'une source claire qui était le trésor de la colonie des colombes en temps de sécheresse, et se couchant sur un amas de sable près de la limite de la marée haute il se glissa sous sa pirogue, en cherchant le sommeil, mais le sommeil ne vint pas à son à son évocation ; il passa dans un état de contemplation. Et pour la première fois il fut terrifié par un être qui partout où ses pensées tournaient s'élevait devant lui : *cet être était lui-même*. Comme la nuit étendait son manteau d'ombre sur la terre et la mer, il se leva et s'écria : « Notre moi déséquilibré est notre diable : Le feu des souvenirs notre enfer ! » Alors il porta sa pirogue au rivage, la lança sur les eaux calmes et disparut dans le crépuscule dans la direction de la Caverne hantée. Mais quand la clarté de l'étoile du soir forma un sillon lumineux sur les eaux ridées, subitement la pirogue changea son cours et malgré tous les efforts, emporta le

fort rameur vers l'endroit d'où il était parti; enfin baigné de sueur et épuisé, il abandonna pour le moment sa puissance et ses pagaies, et s'assit immobile, comme une statue, attendaient les événements qu'il ne pouvait deviner, et chaque ride qui touchait la quille de la pirogue lui semblait répéter dans un monotone refrain les paroles de promesse aussi solennelles qu'un serment du puissant être qui avait fait alliance avec lui : « Lorsqu'un fils et une fille qui te seront nés régneront ensemble je te donnerai assurément non seulement le pays sur lequel ils règnent mais la puissance sur toute la terre ».

Une fois seulement ses lèvres pâles bougèrent et il marmotta. « *Des promesses faites pour être ignorées : des alliances faites pour être rompues ! C'est toujours ainsi entre les Dieux et l'homme. Mes enfants règnent ensemble, par conséquent non seulement ce pays mais la terre entière devrait être sous ma domination, et je suis impuissant à guider ma pirogue sur les eaux assoupies. Quelle moquerie* ».

⁂

Dans le jardin du palais de la reine, la reine qui fut la mère d'Hia, il y avait un beau pavillon que le roi avait érigé sur un sommet élevé, de sorte que de la terrasse, la reine qui aimait la plus magnifique de toutes les études, l'Astrosophie, pouvait regarder les étoiles dans leurs cours. Là quand les nuits étaient calmes et embaumées, Hia et sa mère qui était aussi sa meilleure amie avaient été accoutumées à passer des heures ensemble, des heures qui étaient souvent pour elles commes des minutes à cause de l'intérêt profond de leurs études et de leurs expériences. Quand la reine sentit sa vitalité lui manquer, calamité contre laquelle elle ne pouvait pas lutter avec succès à cause d'une certaine faiblesse ou dé-

séquilibre de son royal époux, ce fut là qu'elle évoqua les êtres de lumière qui étaient en rapport avec elle et avec leur mutuel consentement transféra le rapport à Hia. Ce fut à cet endroit où ce rapport avait été effectué qu'Hia se retira après son entrevue avec Adkarma.

D'une beauté exquise était la jeune princesse quand elle se tenait debout au centre de la terrasse sur le sommet de la tour, vêtue d'une robe de soie non filée, non teinte, flottante et droite, avec ses cheveux déliés soyeux et abondants tombant en arrière, comme un long manteau foncé, de dessous la couronne d'argent et d'or dont sa mère l'avait couronnée au jour de son union avec les êtres de lumière psycho-intellectuels qui étaient ses amis. Au milieu de la couronne qui était un cercle ouvert, il y avait un seul brillant serti dans la forme d'une étoile à six pointes ; la pure gemme recevait la radiance de l'étoile du soir et y répondait ; un sillon de lumière apparaissant de l'un à l'autre, traversait la région aérienne dans les densités plus grandes, le sillon de lumière traversait les eaux.

A l'aspiration silencieuse d'Hia, la plus pure de toutes les évocations, le sillon diamantin manifesta ses rayons de lumière de saphir, d'or et de carmin pâle dont les intermédiaires se montrent comme l'émeraude de la vitalité, le riche or de l'essence germinatrice, et le violet de la puissance ; et ces forces radieuses, glorieuses, descendaient, les plus raréfiées en premier, ensuite celles plus denses dans leur ordre ; dans l'aura de chacune d'elles se trouvait une petite sphère radiante de densité moindre que celui dans l'aura duquel elle était voilée, et ceux qui veillaient intellectuellement surent que ces radiances étaient pour chacun de ceux qui descendaient comme la belle qui accompagne l'Etoile du fidèle (1) voilée dans son aura.

(1) La compagne de Sirius était fréquemment indiquée parmi les Chaldéens Astrosophes par la lettre N, numériquement 50 parce que Sirius et sa compagnie circulaient autour de leur centre commun dans 50 cycles. Le conte des cinquante filles du roi que leur père donna à Hercules et

Néanmoins les évoqués répondaient joyeusement à leur évocatrice humaine, car leur compagne étant vêtue d'un degré plus raréfié qu'eux mêmes les mettait en rapport non pas avec les densités mais avec les raréfactions. Ceux qui veillaient virent aussi qu'en chacune des compagnes brillait la lumière d'Hia et de ses « moi » d'autrefois, et ceux qui comprenaient s'émerveillèrent et furent pleins de joie. *Ce fut au moment où ceux qui avaient traversé les raréfactions furent assemblés dans leur ordre dans l'aura d'Hia qu'un sillon de lumière aérien toucha l'eau et que le pirogue d'Adkarma ne marcha plus selon sa volonté.*

Une heure plus tard, l'évocatrice entourée des évoqués se tenait debout dans la deuxième grotte de la Caverne hantée, où Kadmah avait dormi depuis la nuit où elle avait été entraînée par Adkarma. Graduellement le cœur de Kadmah qui avait battu d'un mouvement à peine perceptible regagna sa force normale et après quelque temps elle se mit sur son séant, et regardant le visage d'Hia, elle dit :

— « Il n'y a qu'un moment que j'ai quitté la présence de ma reine, cependant elle est changée ; belle toujours, jamais je ne l'ai vue aussi jeune et radieuse de beautés. Ces paroles rappelèrent à Hia que Kadmah était endormie depuis plusieurs longues années; cependant le temps n'avait laissé sur elle aucune empreinte.

Hia répondit : « Kadmah s'est endormie dans les Cavernes de la crique hantée peut-être : elle a rêvé pendant son sommeil ? »

Kadmah répondit : « J'ignorais que je m'étais endormie mais à présent je me souviens d'un rêve, qui me paraît

celui des cinquante filles de Séléné et d'Endymion peuvent avoir leur origine chez des Chaldéens astrosophes, qui firent des étoiles doubles une étude spéciale et assez fréquemment voilèrent leur description sous le symbolisme du roi et de la reine ou l'époux et l'épouse, l'Actif et la Passive.

être venu et parti continuellement comme les vagues avancent et reculent sur le rivage.

— « Et le rêve ?

— « Est que quelque être humain que je ne peux pas sentienter assez clairement pour l'identifier dort dans les profondeurs de cette caverne qui s'étend jusqu'au rocher des mouettes ; mais même maintenant la sentientation du rêve devient faible.

Ecoutez ! j'entends des pas s'approcher et je crains je ne sais pas quoi. »

— « Ceux qui s'endorment sous une influence qui est au moins partiellement adverse apprennent à craindre, de même que ceux qui s'endorment sous l'influence de l'affinité savent comment espérer ; ne craignez plus car vous êtes avec ceux qui ont à la fois le pouvoir et la volonté de vous protéger. »

Comme Hia parlait ainsi, la lumière des torches fit pâlir celle de la lampe à huile qui brûlait dans une niche près de Kadmah, et la compagne favorite d'Hia avec quelques unes de celles qui étaient le plus fidèles, entra dans la caverne avec des exclamations de joie et de reconnaissance en voyant qu'elle était saine et sauve.

Le jour suivant le principal ministre et ami du frère d'Alpheus, de Bisaul et d'Hia, demanda audience au roi pour une affaire qui n'admettait aucun délai.

Comme la reine se levait pour se retirer, le roi empêcha son départ en disant : « Ne me quittez pas puisque vous même n'ignorez pas quel échec peut empêcher de jour en jour notre course vers la puissance, puisque nous sommes apparemment abandonnés par Adkarma. »

A peine Alppa se fut rassise que le ministre dont les cheveux étaient blancs, mais dont les yeux n'avaient pas perdu leur éclat, entra, et après la salutation d'usage dit : « J'ai une nouvelle pour vous qui sera peut-être à la fois douce et amère. » Yakabhi répondit brièvement.

— « La douceur je ne la savoure pas d'avance, mais je

devine que l'amer est distillé dans la coupe de notre vie par la Princesse Hia qui quoiqu'elle soit la fille de mon père et de ma mère, ne manque aucune occasion de montrer sa désapprobation à notre égard. Ce matin même le bruit m'est parvenu qu'elle déclare que je ne suis pas le roi son frère, mais un substitut non naturel et que le serviteur de la reine et mon ami que le peuple eut l'audace de maltraiter pendant mon absence, est, sauf pour la forme extérieure, le roi son frère Bisaul ; mais de telles inventions fantasmagoriques n'ont assurément aucun poids auprès d'hommes tels que vous et ceux que vous représentez. »

— « Ce bruit étrange ne m'est pas parvenu. »

— « Cela va bien. Quelle nouvelle nous apportez-vous que vous devinez pouvoir être à la fois douce et amère ? »

— « Celle-ci. Votre frère Alpheus vit et en ce moment même il entre dans la cité royale entouré de ses fidèles amis et partisans.

Yakabhi bondit de so n siège, le ministre reçut dans ses bras la forme évanouie d'Alppa, Yakabhi s'écria à haute voix : « C'est un vil complot, c'est un mensonge maudit. »

A l'instant même où il parlait ainsi, vinrent les cris d'une multitude : « Vive Alphéus ! vive le roi. »

— « Adkarma, Adkarma, au secours ! au secours ! »

C'était Alppa qui invoquait ainsi son père et directeur, qui avait cherché l'omnipotence terrestre au moyen de son son fils et de sa fille, mais ce fut non pas Adkarma, mais Hia et ceux qui l'avaient trouvée dans la Caverne qui entrèrent dans la chambre, et l'aura blanche qui entourait la vierge royale était si brillante et si pure que Yakabhi et Alppa ne purent pas endurer la radiance et se couvrirent le visage de leurs mains.

— « Enfants d'Adkarma et de Mashamah, dit Hia d'une voix calme et ferme, votre bref triomphe est terminé : celui dont vous invoquez le nom, sachant ses charmes rompus, sa puissance partie, mit fin à son existence

étrange et troublée en nouant une pierre à ses pieds et en plongeant dans les eaux profondes de la mer. Le magicien depuis si longtemps redouté qui entrança d'abord Kadmah et ensuite Alpheus et les condamna à une mort vivante, celui qui par des arts magiques illégitimes changea les enveloppes extérieures de Bisaul et de son fils Yakabhi, n'est plus homme sur la terre. »

Le vénérable ministre demanda :

— « Et le Prince Bisaul ? »

— « On vient à l'instant même de trouver la pirogue d'Adkarma le fond en l'air, par la marée montante déposée à l'entrée de la caverne de la crique hantée, et quand ceux qui la trouvèrent la soulevèrent, Bisaul se trouvait étendu dessous, mou, blanc, froid, comme celui dont la vitalité a étéarrachée par l'éclair. Par quel moyen sa désintégration fut effectuée, on l'ignore mais nul ne doute que ce fut l'œuvre finale du magicien de la caverne hantée.

Comme Hia parlait ainsi un cri semblable à celui d'un oiseau de proie attrapé se fit entendre, et au son bizarre Yakabhi étendit vers Alppa sa main droite sur le troisième doigt de laquelle était une bague.

— « C'est le cri de mort de notre race, serrons les mains. »

Au moment où leurs mains se rencontrèrent, les cris d'une populace excitée se firent entendre : « A mort la race du magicien ! A bas les usurpateurs du trône de nos princes ! » Mais la multitude sans frein n'entra dans la chambre que pour trouver les formes inanimées des enfants du magicien. La vieille bague empoisonnée avait instantanément et effectivement accompli son œuvre fatale. Ainsi périrent par leur propre volonté les derniers de la race d'Adkarma.

Pendant que la clameur était encore à son comble, l'officier qui avait mené Hia à la porte de l'est du palais, entra en disant :

— « Nous avons trouvé une femme d'une beauté étrange ensorcelante, étendue sans vie auprès du cèdre fendu. »

C'était Mashamah qui avait poussé la note d'avertissement, le cri sauvage de défaite et de mort. Quant à Alpheus, pendant le temps de sa mort vivante physique dans la caverne de la crique hantée, son être mental, psychique et nerveux avait acquis la connaissance qui conduit à la sagesse, et aidé par Hia, il apporta le bien être et le bonheur à toutes les classes différentes de ses peuples et quand ils désirèrent une reine afin que l'ancienne dynastie pût se prolonger, Alpheus dit :

— « Qui peut m'aider aussi bien dans ma tâche ardue que celle qui dormit comme moi dans la vaste caverne et qui comme moi apprit pendant son sommeil la connaissance qui mène à la sagesse ? ».

Ainsi Alpheus prit pour sa reine Kadmah sur qui le temps n'avait laissé aucune trace, Quant à Hia, l'aimée des Immortels, elle vécut pour chercher la source de l'immortalité intégrale.

⁂

Cette très ancienne glane est une des meilleures des nombreuses histoires du transfèrement de l'être composé plus raréfié dans la forme physique d'un autre et vice versa. Elle sera suivie d'une glane dans laquelle est raconté le transfèrement du moi plus raréfié dans la forme physique d'un qui avait subi la dissociation. Tout transfèrement de ce genre était universellement condamné par les Hiérarchies sacrées de tous les pays et peuples sous le titre de Confusion de l'être et il est reçu que non seulement les corps avaient été l'habitation continue des êtres nerveux déséquilibrés, mais ceux qui avaient été volontairement employés pour le transfèrement, étaient brulés et leurs cendres mises dans une lourde caisse et plongées dans des eaux profondes. L'étude de l'Ancienne Tradition a amené beaucoup de personnes à supposer que

l'édit: « Tu ne souffriras pas à un sorcier de vivre » s'appliquait spécialement à ce genre de l'art magique. L'Etudiant observera que la racine du mot Edyné quoique ce mot soit associé avec la sorcellerie et prohibé selon les écritures vulgarisées, signifie devenant conscient par les sens (tels que celui de la voyance audience, etc.) tandis que le mot Atob, qui fréquemment l'accompagne, signifie deviner, laquelle divination peut être, comme d'autres facultés, employée pour ou contre la charité.

Le vieux conte ci-dessus est d'utilité parce qu'il démontre l'imprudence de défier ceux dont le défieur ignore les pouvoirs, comme fit Alpheus, et le grand danger de prendre part aux soi-disant pratiques occultes de ceux dont les desseins sont inconnus, ainsi que le sont aussi leurs buts non humains. Aucune soi-disant œuvre occulte ne doit être entreprise si elle n'a pas pour objet et but l'Equilibre terrestre et la paix pour tous ceux qui sont de bonne volonté. D'entre les nombreux qui sciemment ou non sciemment, consciemment ou inconsciemment aident à l'œuvre néfaste de la confusion de l'être, un assez grand nombre plaident le manque de connaissance comme excuse pour le trouble et la souffrance attirés sur eux-mêmes ou sur autrui, mais cette excuse n'est pas valable puisque reste le primaire et principal tort : celui d'essayer par curiosité, soif de puissance ou aucun autre motif personnel de trouver un moyen non naturel d'acquisition. Ce fait rappelle l'histoire de la femme qui étant accusée de crime et amenée devant le juge plaidait comme excuse que le diable lui avait dit de commettre le crime : le juge répondit :

— « Je vous condamne à trois mois d'emprisonnement pour avoir écouté le diable. »

« La vie (non seulement physique mais nerveuse, psychique et mentale) est sacrée, parce qu'elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence » et personne ne peut volontairement s'assujetir à des conditions qui sapent

sa vitalité et mettent en danger la vitalité d'autrui, sans violer la loi de la charité. La pratique de l'évocation des êtres plus raréfiés des désassociés, de l'assujetissement d'autrui à des conditions qui mettent le soi disant médium en rapport avec des forces ou entités non humaines dont ils ignorent la nature et les capacités, et de tous les soi disant arts magiques par ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, est sujette à produire un des pires dangers qui menacent et bouleversent l'humanité, le non naturalisme sous la forme de la confusion de l'être.

Lorsqu'une conflagration fait rage et dévaste, ce n'est qu'une médiocre consolation d'être informé que la cause de la catastrophe était simplement le frottement d'une allumette par un enfant qui jouait sur un tas de paille.

Lorsque des milliers et des milliers tombent sur le champ de bataille trempé de sang, l'assertion que la cause de la guerre était l'ambition d'un gouverneur a moitié fou ou imbécile, ou un malentendu entre deux personnes aveuglées par l'amour propre ou l'ambition, n'est qu'une médiocre consolation pour les veuves des tués, dans leur isolement ; une moquerie pour le chagrin des mères et des orphelins de ceux qui sont tombés dans la bataille. Dans toute la longueur et largeur du monde civilisé, dans l'art, dans la littérature, dans la vie religieuse, législative, morale et dans la soi disant vie sociale, le non naturalisme domine et il n'est pas nécessaire de chercher des êtres plus raréfiés pour aider à cette œuvre néfaste.

Il est vrai que la plupart des actuelles religions, lois et habitudes de la société ainsi que les rodeurs de nuit, ne peuvent trouver leur proie que dans l'obscurité de l'ignorance, mais il ne manque pas tellement de cette obscurité commode dans l'humanité pour qu'il soit nécessaire d'avoir recours à d'autres raréfactions pour la rendre plus noire. Toute évolution progressive, toute amélioration de l'état actuel de la terre et de ses habitants, dépend de l'éducation et de l'individualisation de l'intelligence par l'homme

évolué, aussi surement que le religionisme avec ses menaces et ses craintes est en proportion de la culture de l'ignorance. Le terme « Je crois » signifie « Je ne sais pas » et un des premiers devoirs du Psycho-Intellectuel est de veiller à ce que personne dans la zone de son influence n'apprenne une formule qui, regardée dans la lumière de la raison et de l'intelligence signifie « Je crois en des bêtises. »

L'aspiration vers le vrai, l'illuminé, le saint (1) et le beau est une tout autre paire de manches.

(1) Bien entendu la sainteté de la connaissance et de la sagesse, non pas celle de l'ignorance ou de l'imbécilité.

LA TERRE ET MARS

Quelques journaux rappportent que M. Marconi, un des inventeurs de la télégraphie sans fil, est convaincu qu'en ce moment notre voisine, la planète Mars essaie de communiquer avec nous au moyen de la télégraphie sans fil ; ils ajoutent que ce savant utilitaire et par suite précieux constate qu'il existe à « Cape Clear, le promontoire « le plus occidental des Iles Britanniques, une station de « télégraphie sans fil. A cette station arrive chaque jour, « après minuit, un mystérieux message intraduisible, in- « compréhensible. Mais toujours à un certain moment, « variant de nuit en nuit, on reçoit un mot, toujours le « même. On ne peut le reconnaitre que par son signe in- « variable. Il n'appartient à aucune langue connue. Depuis « deux années, cette mystérieuse communication n'a ja- « mais manqué de se produire, et toujours entre minuit « et une heure du matin. Pourquoi le message parvient-il « toujours à ce même point du globe ? Que désire nous « dire Mars ? Et pourquoi cette patience obstinée à répé- « ter chaque nuit la même chose depuis deux ans ? Voilà « ce qu'il n'est pas facile de deviner ».

Quoi qu'il en soit, le pensée est la formation, et la pensée de la possibilité de communiquer avec la planète notre voisine a été caressée depuis plusieurs années. En outre, un certain astronome populaire et sensitif a non seulement donné un récit des canaux, montagnes etc., de Mars, mais permis qu'un de ses nombreux et très intéressants ouvrages soit illustré d'un croquis des habitants de Mars.

Etant donné la distance qui est dite exister entre nous et Mars, le *sans fil* parait superflu puisque la communication par fil serait impraticable aussi bien par la quantité que par la qualité, à cause des raréfactions à travers lesquelles il aurait à passer pour aller à Mars et aussi à cause de la

distance qui nous sépare de cette planète et qui selon le calcul, est censée être, lorsque Mars est le plus éloigné de la terre, d'environ 398 millions de kilomètres.

Il est vrai que la distance entre la planète et la terre, lorsqu'elles sont le plus près l'une de l'autre, est comptée ne pas dépasser 55 millions de kilomètres; mais même cette dernière longueur de fil de fer semblerait impossible à obtenir d'un fabricant.

Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas adeptes dans la science des mondes stellaires pourront trouver intéressant de savoir quelque chose au sujet de de Mars d'après sa description faite par certains astronomes modernes. Nous sommes gravement informés que Mars a une atmosphère, que ses pôles sont couverts de neige qui est plus ou moins abondante selon la variété des saisons, que la planète est traversée par de nombreux canaux et que sa couleur rouge est due à la nature du sol qui est composé de terre et de grés rouge. On nous apprend aussi que la couleur de la végétation de Mars est rouge au lieu de verte et que notre terre regardée de loin paraîtrait verte en raison de sa végétation et de ses eaux.

Etant donné la grande étendue des mers intérieures de Mars et le nombre de ses canaux, peut-on en conclure légitimement que ses eaux sont rouges aussi et si oui, y-a-t-il une raison scientifique pour laquelle ses neiges ne sont pas de la couleur des eaux ; car nous sommes informés que si la neige tombe sur Mars c'est qu'il y a de l'eau que la chaleur fait évaporer, dès lors une partie de l'eau se transforme en nuages, une autre partie se répand sur la surface du sol sous forme de pluie et va grossir les fleuves qui descendent à la mer. Il est vrai qu'il est fort possible que les eaux Marsiennes dans le pays des nuages soient d'une couleur différente de celles qui sont sur le sol, du sol et de la végétation, mais puisque le pays des nuages existe, comment se fait-il que le sol et la végétation rouges ne soient pas quelque fois voilés par des nuages et que la planète ne paraisse jamais de la couleur du pays des nuages ?

Notre planète voisine est d'un grand intérêt, non seulement pour les astronomes, mais aussi pour les métaphysiciens, puisque les dissociés qui quittent la terre sont censés vivre dans Mars. Il y a quelque chose de réconfortant dans la pensée qu'un ami qui semble perdu pour nous peut être confortablement installé au milieu d'un abondant feuillage rouge ou paisiblement occupé à la culture de la terre rouge, ou même en train d'aider les Marsiens dans leur tentatives de communication avec leur ancienne habitation.

Ce serait donc très intéressant et utile si quelque voyante

Extra lucide pouvait observer le passage d'un dissocié terrestre, de la terre vers Mars, et nous dire par quel procédé métaphysique, et par conséquent mystique, il traverse les raréfactions variées à sa sortie de l'atmosphère respirable de la terre et reprend les densité quand il arrive dans la zone d'attraction de Mars.

Vu que la force pathétique unit les corps astraux et que cette force est une des quatre que l'homme évolué a le pouvoir de développer en lui et dans les formations terrestres avec lesquelles il est en affinité, il n'y a aucune raison pour que l'homme évolué ne puisse entrer en rapport pathétique avec Mars. Et puisque la nature de toutes choses est de se matérialiser ou manifester, il est probable que la communication pathétique une fois établie, les rapports intellectuel ou mental, psychique, nerveux et physique pourraient être établis aussi. Une chose est à considérer avant que les chercheurs scientifiques ne se mettent à l'œuvre sérieusement pour faire que la Terre soit en rapport avec la planète voisine, et cette chose est, en supposant que le désir de Mars d'être en communication avec nous soit véritable : quels sont les motifs qui font naître ce désir ?

Il se peut que ce désir soit intellectuel ou amical, pour connaître un de ses voisins et être à même de nous souhaiter un aimable bonjour ou bonsoir : mais de cette amicale disposition nous n'avons aucune preuve ; et puisqu'il est à la mode d'entrer doucement en rapport avec les demeures d'autrui dans le but de l'annexion future, il sied de recevoir les ouvertures de la planète avec précaution et si on y répond, de le faire avec prévoyance et prudence.

Il ne semble pouvoir y avoir aucune hypothèse logique que le mot mystérieux, reçu à la station de télégraphie sans fil du Cap Clear, vienne de Mars, mais les sages et les prudents feront bien de s'abstenir de toute tentative pour y répondre. Car il pourrait bien être « paix » mot qui prononcé solennellement par les puissants, signifie invariablement « guerre » ; ou il pourrait être : « civilisation » ce qui selon l'interprétation moderne est « subjugation ».

Il paraît n'exister aucun doute sur l'amitié atavique de Mars pour notre sphère, mais qui sait si le long et puissant règne du Mars mythologique des Grecs et des Romains n'aura pas suggestionnné à la planète homonyme des dispositions belligérantes ou une ardeur pour Vénus ; il y a une affinité entre cette planète passive et Mars, et les astronomes nous placent entre les deux, ne l'oublions pas.

Etre préavertis c'est être préarmés. Sans vouloir suggérer que les gouverneurs Marsiens sont affligés des mêmes tra-

vers que les gouverneurs terrestres, il est bon de se souvenir que l'union fait la force, le schisme la faiblesse, et que le rapport avec un inconnu et puissant monde de notre système solaire pourra exiger du chef d'œuvre de la formation terrestre non pas le schisme, mais l'unité

En outre, il est possible que Vénus prenne parti pour Mars à l'occasion du rapport de son grand ami avec notre terre, et l'expérience a prouvé combien est dangereuse une adversaire féminine quand elle est unie à un guerrier et peut-être à un politicien, qui sait ?

Tous les observateurs et penseurs sans préjugés reconnaissent de plus en plus que les religions sont les principaux agents de la division, les armes les plus puissantes de la politique. En vue de la possibilité d'une guerre terrestre, Marsienne et Vénusienne, il serait bien que chaque religion fut purifiée des taches sur ses lumières, taches provenant de la politique ; et cela, quoique, selon la pure lumière ou soph qu'elles contiennent, une étoile diffère d'une autre étoile en gloire, pour que toutes puissent s'unir selon leur rang et leur ordre autour du centre de toute lumière : la logique.

Le gérant, LEMERLE.

Saint-Amand (Cher). — Im. Exp. Pivoteau & Fils